This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Vet. Fr. II B. [illegible]

MÉLANGES
LITTÉRAIRES,
OU
JOURNAL DES DAMES,
DÉDIÉ
A LA REINE.
JUIN 1777. Tome I.

PAR M. DORAT.

A PARIS;

Chez la Veuve THIBOUST, Imprimeur
du ROI, Place Cambrai.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilege du ROI.

AVIS.

Ce Journal paroît le quinze de chaque mois. Le prix de l'Abonnement est de 18 livres pour Paris, de 21 livres pour la Province, franc de port.

On ne délivre aucun Cahier séparément.

On s'abonne toute l'année chez Madame la veuve THIBOUST, *Place Cambrai ; toutes les Lettres y seront adressées à M.* CHALUMEAU, *de même que les Ouvrages, Avis & Annonces de toute espece qu'on voudra faire insérer dans le Journal.*

On s'abonne aussi chez ESPRIT, *au Palais Royal.*

Rue d'Enfer, près de la Messagerie, maison de M. Mourgues, s'adresser au Secrétaire de M. DORAT.

A Turin, chez les freres REYCENDS.

A Strasbourg, chez BAVER.

A Lyon, chez AIMÉ DE LA ROCHE.

A Lille, chez JACQUER, *Libraire.*

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
31 JUL 1964
LIBRARY

MÉLANGES
LITTÉRAIRES.

POINT DE LENDEMAIN.

CONTE. (*)

LA Comteſſe de *** me prit ſans m'aimer, continua Damon : elle me trompa. Je me fâchai, elle me quitta : cela étoit dans l'ordre. Je l'aimois alors, &, pour me

(*) La narration de ce Conte m'a paru piquante, ſpirituelle & originale. Le fond d'ailleurs en eſt vrai, & il eſt bon, pour l'hiſtoire des mœurs, de faire contraſter quelquefois avec les femmes intéreſſantes dont ce ſiécle s'honore, celles qui s'y diſtinguent par l'aiſance de leurs principes, la folie de leurs idées, & la bizarrerie de leurs caprices.

venger mieux, j'eus le caprice de la *ravoir*, Quand, à mon tour, je ne l'aimai plus. J'y réussis, & lui tournai la tête : c'est ce que je demandois. Elle étoit amie de Madame de T.... qui me lorgnoit depuis quelque tems, & sembloit avoir de grands desseins sur ma personne. Elle y mettoit de la suite, se trouvoit par-tout où j'étois; & menaçoit de m'aimer à la folie, sans cependant que cela prît sur sa dignité & sur son goût pour les décences; car, comme on le verra, elle y étoit scrupuleusement attachée.

Un jour que j'allois attendre la Comtesse dans sa loge à l'Opera, j'arrivai de si bonne heure, que j'en avois honte : on n'avoit pas commencé. A peine entrais-je, je m'entends appeller de la loge d'à-côté. N'étoit-ce pas encore la décente Madame de T.... Quoi ! déjà, me dit-on, quel désœuvrement ! Venez donc près de moi. J'étois loin de m'attendre à tout ce que cette rencontre alloit avoir de romanesque & d'extraordinaire. On va vîte avec l'imagination des femmes; & dans ce moment

celle de Madame de T... fut singuliérement inspirée. Il faut, lui dit-elle, que je vous sauve du ridicule d'une pareille solitude; il faut.... l'idée est excellente; &, puisque vous voilà, rien de plus simple que d'en passer ma fantaisie. Il semble qu'une main divine vous ait conduit ici. Auriez-vous par hazard des projets pour ce soir, ils seroient vains, je vous en avertis: je vous enleve. Laissez-vous conduire, point de question, point de résistance... Abandonnez-vous à la Providence, appellez mes gens. Vous êtes un homme *unique, délicieux.*— Je me prosterne.... On me presse de descendre, j'obéis. J'appelle, on arrive. Allez chez Monsieur, dit-on à un domestique; avertissez qu'il ne rentrera point ce soir... Puis, on lui parle à l'oreille, & on le congédie. Je veux hazarder quelques mots, l'Opera commence, on me fait taire: on écoute, ou l'on fait semblant d'écouter. A peine le premier Acte est-il fini, qu'on apporte un billet à Madame de T..., en lui disant que tout est prêt. Elle sourit, me de-

mande la main, descend, me fait entrer dans sa voiture, donne ses ordres, & je suis déjà hors de la ville, avant d'avoir pu m'informer de ce qu'on vouloit faire de moi.

Chaque fois que je hasardois une question, on répondoit par un éclat de rire. Si je n'avois bien su qu'elle étoit femme à grande passion, & que dans l'instant même elle avoit une inclination bien reconnue, inclination dont elle ne pouvoit ignorer que je fusse instruit; j'aurois été tenté de me croire en bonne fortune : elle étoit également instruite de la situation de mon cœur, car la Comtesse de .... étoit, comme je l'ai déjà dit, l'amie intime de Madame de T.... Je me défendis donc toute idée présomptueuse, & j'attendis les événemens. Nous relayâmes & repartîmes comme l'éclair. Cela commençoit à me paroître plus sérieux. Je demandai avec plus d'instance jusqu'où me meneroit cette plaisanterie. Elle vous menera dans un très-beau séjour; mais devinez où? je vous le donne en

mille ?... Chez mon mari. Le connoissez-vous ? — Pas du tout. — Eh bien, moi, je le connois un peu ; & je crois que vous en serez content : on nous réconcilie. Il y a six mois que cela s'arrange, & il y en a un que nous nous écrivons. Il est, je pense, assez galant à moi d'aller le trouver. — Oui ; mais, s'il vous plaît, que ferai-je là, moi ? A quoi puis-je y être bon ? — Ce sont mes affaires. J'ai craint l'ennui d'un tête-à-tête, vous êtes aimable, & je suis bien aise de vous avoir. — Prendre le jour d'un raccommodement pour me présenter ! cela me paroît bisarre. Vous me feriez croire que je suis sans conséquence, si à vingt-cinq ans on pouvoit l'être. Ajoutez à cela l'air d'embarras qu'on apporte à une premiere entrevue. En vérité, je ne vois rien de plaisant, pour tous les trois, à la démarche où vous vous engagez. — Ah ! point de morale, je vous en conjure ; vous manquez l'objet de votre emploi. Il faut m'amuser, me distraire, & non me prêcher.

Je la vis si décidée que je pris le parti de

l'être tout au moins autant qu'elle. Je me mis à rire de mon perſonnage. Nous devînmes très-gais, & je finis par trouver qu'elle avoit raiſon.

Nous avions changé une ſeconde fois de chevaux. Le flambeau myſtérieux de la nuit éclairoit un ciel pur d'un demi-jour très-voluptueux. Nous approchions du lieu où alloit finir le tête-à-tête. On me faiſoit, par intervalles, admirer la beauté du payſage, le calme de la nuit, le ſilence touchant de la Nature. Pour admirer enſemble, comme de raiſon, nous nous penchions à la même portiere ; le mouvement de la voiture faiſoit que le viſage de Madame de T... & le mien s'entretouchoient. Dans un choc imprévu elle me ſerra la main ; & moi, par le plus grand hazard du monde, je la retins entre mes bras. Dans cette attitude, je ne ſais ce que nous cherchions à voir. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que les objets commençoient à ſe brouiller à mes yeux, lorſqu'on ſe débarraſſa de moi bruſquement, & qu'on ſe rejetta au fond

du carrosse. Votre projet, dit-on, après une rêverie assez profonde, est-il de me convaincre de l'imprudence de ma démarche. Je fus embarrassé de la question : des projets.... avec vous... quelle duperie ! Vous les verriez venir de trop loin : mais un hazard, une surprise..... cela se pardonne. — Vous avez compté là-dessus, à ce qu'il me semble.

Nous en étions là sans presque nous appercevoir que nous entrions déjà dans l'avant-cour du château. Tout étoit éclairé, tout annonçoit la joie, excepté la figure du Maître qui étoit rétive à l'exprimer. Un air languissant ne montroit en lui le besoin d'une réconciliation que pour des raisons de famille. La bienséance l'amena cependant jusqu'à la portiere. On me présente, il offre la main, & je suis, en rêvant à mon personnage passé, présent & à venir. Je parcours des sallons décorés avec autant de goût que de magnificence ; car le Maître de la maison rafinoit sur toutes les recherches de luxe. Il s'étudioit à ra-

INST.-OXO-TAYLOR

nimer les ressources d'un physique éteint, par des images de volupté. Ne sachant que dire, je me sauvai par l'admiration. La Déesse s'empresse de faire les honneurs du Temple, & d'en recevoir les complimens. Vous ne voyez rien, me dit-elle, il faut que je vous mene à l'appartement de Monsieur. — Eh ! Madame, il y a cinq ans que je l'ai fait défaire. — Ah ! ah, dit-elle en songeant à autre chose. Je pensai éclater de rire, en la voyant si bien au courant de ce qui se passoit chez elle. A souper, ne voila-t-il pas qu'elle s'avise encore d'offrir à Monsieur du veau de riviere, & que Monsieur lui répond : Madame, il y a trois ans que je suis au lait. Ah ! ah ! répondit-elle encore. Qu'on se peigne une conversation entre trois êtres, si étonnés de se trouver ensemble !

Le soupé finit. J'imaginois que nous nous coucherions de bonne heure ; mais je n'imaginois bien que pour le mari. En rentrant dans le sallon : Je vous sais gré, Madame, dit-il, de la précaution que vous

avez eue d'amener Monſieur. Vous avez jugé que j'étois de méchante reſſource pour la veillée, & vous avez bien jugé, car je me retire. Puis, ſe tournant de mon côté, d'un air aſſez ironique : Monſieur voudra bien me pardonner, & ſe charger de faire ma paix avec Madame. Alors il nous quitta.

Nous nous regardâmes, &, pour ſe diſtraire des idées que cette retraite occaſionnoit, Madame de.... me propoſa de faire un tour ſur la terraſſe, en attendant que les gens euſſent ſoupé. La nuit étoit ſuperbe ; elle laiſſoit entrevoir les objets, & ſembloit ne les voiler que pour donner plus d'eſſor à l'imagination. Le château, ainſi que les jardins, appuyés contre une montagne, deſcendoient en terraſſe juſques ſur les rives de la Seine, qui les bornoit par ſon cours, dont les ſinuoſités multipliées formoient de petites iſles agreſtes & pittoreſques, qui varioient les tableaux, & augmentoient le charme du lieu.

Ce fut ſur la plus longue de ces terraſſes que nous nous promenâmes d'abord :

elle étoit couverte d'arbres épais. On s'étoit remis de l'espece de persifflage qu'on venoit d'essuyer; &, tout en se promenant, on me fit quelques confidences. Les confidences s'attirent, j'en faisois à mon tour, elles devenoient toujours plus intimes & plus intéressantes. Il y avoit long-tems que nous marchions. Elle m'avoit d'abord donné son bras, ensuite ce bras s'étoit entrelacé, je ne sais comment, tandis que le mien la soulevoit & l'empêchoit presque de poser à terre. L'attitude étoit agréable, mais fatiguante à la longue, & nous avions encore bien des choses à nous dire. Un banc de gazon se présente; on s'y assied sans changer d'attitude. Ce fut dans cette position que nous commençâmes à faire l'éloge de la confiance, de son charme & de ses douceurs. Eh! me dit-elle, qui peut en jouir mieux que nous, avec moins d'effroi? Je sais trop combien vous tenez au lien que je vous connois, pour avoir rien à redouter auprès de vous. Peut-être vouloit-elle être contrariée, mais je n'en fis

tién. Nous nous persuadâmes donc mutuellement, qu'il étoit comme impossible que nous pussions jamais nous être autre chose que ce que nous nous étions alors. — J'appréhendois cependant que la surprise de tantôt n'eût effrayé votre esprit. — Oh! je ne m'allarme pas si aisément — Je crains cependant qu'elle ne vous ait laissé quelques nuages. — Que faut-il donc pour vous rassurer? — Vous le pouvez. — Eh! comment? — Vous ne devinez pas? — Mais je souhaite d'être éclaircie. — J'ai besoin d'être sûr que vous me pardonniez. — Pour cela, que faut-il? — M'accorder franchement, à l'heure même, ce baiser surpris tantôt par le hazard, & qui a paru vous effaroucher. — Que ne parliez-vous? Je le veux bien : vous seriez trop fier si je le refusois. Votre amour-propre vous feroit croire que je vous crains. On voulut prévenir mes illusions, & j'eus le baiser.

Il en est des baisers comme des confidences, ils s'attirent, ils s'accélerent, ils s'échauffent les uns par les autres. En effet,

le premier ne fut pas plutôt donné qu'un ſecond le ſuivit ; puis, un autre : ils ſe preſſoient, ils entrecoupoient la converſation, ils la remplaçoient ; à peine enfin laiſſoient-ils aux ſoupirs la liberté de s'échapper. Le ſilence vint, on l'entendit ; (car on entend quelquefois le ſilence) : il effraya. Nous nous levâmes ſans mot dire, & recommençâmes à marcher. Il faut rentrer, dit-elle, l'air du ſoir ne nous vaut rien. — Je le crois moins dangereux pour vous, lui répondis-je. — Oui.... je ſuis moins ſuſceptible qu'une autre ; mais, n'importe, rentrons. — C'eſt par égard pour moi, ſans doute.... Vous.... vous voulez me défendre contre le danger des impreſſions d'une telle promenade, & des ſuites fatales qu'elle pourroit avoir pour moi ſeul ? — C'eſt donner beaucoup de délicateſſe à mes motifs. — Je le veux bien comme cela.... Mais, rentrons, je l'exige. (Propos gauches qu'il faut paſſer à deux êtres qui s'efforcent de prononcer, tant bien que mal, toute autre choſe que ce qu'ils ont

à dire). Elle me força à reprendre le chemin du château.

Je ne sais, je ne savois du moins si ce parti étoit une violence qu'elle se faisoit, si c'étoit une résolution bien décidée, ou si elle partageoit le chagrin que j'avois de voir terminer ainsi une scène aussi agréablement commencée; mais, par un mutuel instinct, nos pas se ralentissoient, & nous cheminions tristement, mécontens l'un de l'autre & de nous-mêmes. Nous ne savions ni à qui, ni à quoi nous en prendre. Nous n'étions ni l'un, ni l'autre en droit de rien exiger, de rien demander : nous n'avions pas seulement la ressource d'un reproche. De sorte que tous nos sentimens restoient renfermés & contraints au fond de nos cœurs. Qu'une querelle m'auroit soulagé! mais où la prendre ? Cependant nous approchions, occupés en silence de nous soustraire au devoir que nous nous étions imposé si mal-adroitement.

Nous étions à la porte fatale lorsqu'enfin Madame de T... parla. — Je ne suis guere

contente de vous.... Après la confiance que je vous ai montrée, il est mal à vous de ne m'en accorder aucune. Voyez si, depuis que nous sommes ensemble, vous m'avez dit un mot de la Comtesse. Il est pourtant si doux de parler de ce qu'on aime! & vous ne pouvez douter que je ne vous eusse écouté avec intérêt. C'étoit bien le moins que j'eusse pour vous cette complaisance après avoir risqué de vous priver d'elle. — N'ai-je pas le même reproche à vous faire, & n'auriez-vous point paré à bien des choses, si au lieu de me rendre confident d'une réconciliation avec un mari, vous m'aviez parlé d'un choix plus convenable, d'un choix. — Damon.... Je vous arrête.... Songez qu'un soupçon seul nous blesse. Pour peu que vous connoissiez les femmes, vous savez qu'il faut les attendre sur les confidences.... Revenons: où en êtes-vous avec la Comtesse? Vous rend-on bien heureux? Ah! je crains le contraire: cela m'afflige, car je m'intéresse si tendrement à vous! oui, Monsieur, je

m'y intéresse.... plus que vous ne pensez peut-être. — Eh ! pourquoi donc, Madame, vouloir croire avec le public ce qu'il s'amuse à grossir, à circonstancier ; l'intimité de la Comtesse avec moi ? — Epargnez-vous la feinte ; je sais sur votre compte tout ce que l'on peut savoir. La Comtesse est moins mystérieuse que vous. Les femmes de son genre sont prodigues des secrets de leurs adorateurs, sur-tout lorsqu'une tournure discrette comme la vôtre pourroit leur dérober leurs triomphes. Je suis loin de l'accuser de coquetterie ; mais une prude n'a pas moins de vanité qu'une coquette. Parlez-moi franchement : n'êtes-vous pas souvent la victime de ce genre de caractere ? Parlez, parlez. — Mais, Madame, vous vouliez rentrer.... & l'air.... — Il a changé.

Elle avoit repris mon bras, & nous recommençions à marcher sans que je m'apperçusse de la route que nous prenions. Ce qu'elle venoit de me dire de l'Amant que je lui connoissois, ce qu'elle me disoit de

la Maîtresse qu'elle me savoit, ce voyage, la scene du carrosse, celle du banc de gazon, la situation, l'heure, tout cela me troubloit; j'étois tour-à-tour emporté par l'amour-propre ou les desirs, & ramené par la réflexion. J'étois d'ailleurs trop ému pour me faire un plan, & prendre de certaines résolutions. Tandis que j'étois en proie à des mouvemens si étranges, elle avoit toujours continué de parler, & toujours de la Comtesse; & mon silence avoit paru confirmer tout ce qu'il lui plaisoit d'en dire. Quelques traits qui lui échapperent me firent pourtant revenir à moi.

Comme elle est fine, disoit-elle, qu'elle a de graces! Une perfidie entre ses mains prend l'air d'une gaieté. Une infidélité paroît un effort de raison, un sacrifice à la décence. Point d'abandon. Toujours aimable, rarement tendre, & jamais vraie; galante par caractere, prude par systême, vive, prudente, adroite, étourdie, sensible, savante, coquette & Philosophe: c'est un Protée pour les formes, c'est une Grace

pour les manieres; elle attire, elle échappe. Combien je lui ai vu faire de personnages! Entre nous, que de dupes l'environnent! Comme elle s'est moquée du Baron!.... que de tours elle a joués au Marquis! Lorsqu'elle vous prit, c'étoit pour distraire deux rivaux trop imprudens, & qui étoient sur le point de faire un éclat. Elle les avoit trop ménagés, ils avoient eu le tems de l'observer; ils auroient fini par la convaincre. Mais elle vous mit en scene, les occupa de vos soins, les amena à des recherches nouvelles, vous désespéra, vous plaignit, vous consola, & vous fûtes contens tous quatre. Ah! qu'une femme adroite a d'empire sur vous! Eh! qu'elle est heureuse lorsqu'à ce jeu-là elle affecte tout, & n'y met jamais du sien! Madame de T.... accompagna cette derniere phrase d'un soupir très-intelligent, & fait pour être décisif. C'étoit le coup de Maître.

Je sentis qu'on venoit de m'ôter un bandeau de dessus les yeux, & ne vis point

celui qu'on y mettoit. Je fus frappé de la vérité du portrait. Mon Amante me parut la plus fausse de toutes les femmes, & je crus tenir l'être sensible. Je soupirai aussi, sans savoir à qui s'adressoit ce soupir, sans démêler si le regret ou l'espoir l'avoit causé. On parut fâchée de m'avoir affligé, & de s'être laissée emporter trop loin, dans une peinture qui pouvoit paroître suspecte, étant faite par une femme..

Je ne concevois rien à tout ce que j'entendois. Nous enfilions la grande route du sentiment, & la reprenions de si haut qu'il étoit impossible d'entrevoir le terme du voyage. Après beaucoup d'écarts, presque méthodiques, on me fit appercevoir, au bout d'une terrasse, un pavillon qui avoit été le témoin des plus doux momens. On me détailloit sa situation, son ameublement. Quel dommage de n'en avoir pas la clef! Tout en causant, nous approchions. Il se trouva ouvert, il ne lui manquoit plus que la clarté du jour. Mais l'obscurité pouvoit aussi lui prêter quelques charmes. D'ailleurs

je ſavois combien étoit charmant l'objet qui devoit l'embellir.

Nous frémîmes en entrant : c'étoit un ſanctuaire, & c'étoit celui de l'Amour. Il s'empara de nous, nos genoux fléchirent. Il ne nous reſta de force que celle que donne ce Dieu. Nos bras défaillans s'enlacerent, & nous allâmes tomber, ſans le moindre projet, ſur un canapé qui occupoit une partie du temple. La lune ſe couchoit, & le dernier de ſes rayons emporta bientôt le voile d'une pudeur qui, je crois, devenoit importune. Tout ſe confondoit dans les ténebres. La main qui vouloit me repouſſer ſentoit battre mon cœur ; on vouloit me fuir, on retomboit plus attendrie. Nos ames ſe rencontroient, ſe multiplioient ; il en naiſſoit une de chacun de nos baiſers..... Quand l'ivreſſe de nos ſens nous eut rendus à nous-mêmes, nous ne pouvions retrouver l'uſage de la voix, & nous nous entretenions dans le ſilence par le langage de la penſée. Elle ſe réfugioit dans mes bras, cachoit ſa tête dans

tendrement : on ne veut plus qu'une faveur ſoit ravie. Si l'on differe, c'eſt rafinement. Le refus eſt timide, & n'eſt qu'un tendre ſoin. On deſire, on ne voudroit pas; c'eſt l'hommage qui plait... Le deſir flate... l'ame en eſt exaltée... on adore... on ne cédera point... on a cédé....

- Ah! me dit-elle, avec un ſon de voix céleſte, ſortons de ce dangereux ſéjour; ſans ceſſe les deſirs s'y reproduiſent, & l'on eſt ſans force pour leur réſiſter; elle m'entraîne.

Nous nous éloignons à regret; elle tournoit ſouvent la tête; une flamme divine ſembloit briller ſur le parvis. — Tu l'as conſacré pour moi, me diſoit-elle. Qui ſauroit jamais y plaire comme toi? Comme tu ſais aimer! qu'elle eſt heureuſe! — Qui donc, m'écriai-je avec étonnement? Ah, ſi je diſpenſe le bonheur, à quel être dans la nature pouvez-vous porter envie! Nous paſſâmes devant le banc de gaſon & nous nous arrêtames involontairement & avec une de ces émotions muettes qui ſignifient beaucoup. — Quel eſpace immenſe, me

dit-elle

dit-elle alors, entre ce lieu-ci & le pavillon que nous venons de quitter ! Mon ame est si pleine de mon bonheur, qu'à peine puis-je me rappeller que j'ai pu vous résister. Je ne sentis point d'abord tout ce que ces mots renfermoient d'obligeant & à quoi leur sens m'engageoit. Eh bien, lui dis-je, verrai-je se dissiper ici tout le charme dont mon imagination s'étoit remplie là-bas ? Ce lieu me sera-t-il toujours fatal ? — En est-il qui puisse te l'être encore quand je suis avec toi ? — Oui, sans doute, puisque je suis aussi malheureux dans celui-ci, que je viens d'être heureux dans l'autre. L'amour vrai veut des gages multipliés ; il croit n'avoir rien obtenu tant qu'il lui reste quelque chose à obtenir. — Encore... Non, je ne puis permettre... Non, jamais... & elle me faisoit toutes ces défenses-là d'un ton à n'être point obéie : ce que j'interprétois en perfection.

Je prie le Lecteur de se ressouvenir que j'ai à peine vingt-cinq ans, & que les faits de cet âge n'engagent personne. Cependant

la converſation changea d'objet, elle devint moins ſérieuſe. On oſa même plaiſanter ſur les plaiſirs de l'amour, l'analyſer, en ſéparer le moral, le réduire au ſimple, & prouver que les faveurs n'étoient que du plaiſir; qu'il n'y avoit d'engagemens réels, (philoſophiquement parlant) que ceux que l'on contractoit avec le Public, en le laiſſant pénétrer dans nos ſecrets, & en commettant avec lui quelques indiſcrétions. —Quelle nuit délicieuſe, dit-elle, nous venons de paſſer par l'attrait ſeul de ce plaiſir, notre guide & notre excuſe! Si des raiſons, je le ſuppoſe, nous forçoient à nous ſéparer demain, notre bonheur ignoré de toute la nature ne nous laiſſeroit, par exemple, aucun lien à dénouer. Quelques regrets, dont un ſouvenir agréable ſeroit le dédommagement... & puis, au fait, du plaiſir, ſans toutes les lenteurs, le tracas & la tyrannie des procédés d'uſage.

Nous ſommes tellement *machines*, (& j'en rougis) qu'au lieu de toute la délicateſſe qui me tourmentoit, avant la ſcene qui

venoit de se passer, j'entrois au moins pour moitié dans la hardiesse de ces principes; je les trouvois sublimes, & je me sentois déjà une disposition très-prochaine à l'amour de la liberté.

La belle nuit ! me disoit-elle, les beaux lieux ! Il y a huit ans que je les avois quittés; mais ils n'ont rien perdu de leurs charmes; ils viennent de reprendre pour moi tous ceux de la nouveauté. Nous n'oublierons jamais ce cabinet, n'est-il pas vrai ? Le château en recele un plus charmant encore; mais on ne peut rien vous montrer; vous êtes comme un enfant qui veut toucher à tout ce qu'il voit & qui brise tout ce qu'il touche. Un mouvement de curiosité, qui me surprit moi-même, me fit promettre de n'être que ce que l'on voudroit. Je protestai que j'étois devenu bien raisonnable. On changea de propos. Madame de T. aimoit mieux les raisons que la raison. Cette nuit, dit-elle, me paroîtroit complettement agréable, si je ne me faisois un reproche. Je suis fâchée, vraiment fâchée

de ce que je vous ai dit de la Comtesse. Ce n'est pas que je veuille me plaindre de vous. Vous vous êtes conduit aussi *décemment* qu'il soit possible. La nouveauté pique, vous m'avez trouvée aimable, & j'aime à croire que vous étiez de bonne foi; mais l'empire de l'habitude est si long à détruire, que je sens moi-même que je n'ai pas ce qu'il faut pour en venir à bout. J'ai d'ailleurs épuisé tout ce que le cœur a de ressources pour enchaîner. Que pourriez-vous espérer maintenant près de moi? Que pourriez-vous desirer? Et que devient-on avec une femme, sans le desir & l'espérance! Je vous ai tout prodigué: à peine peut-être me pardonnerez-vous un jour des plaisirs qui, après le moment de l'ivresse, vous abandonnent à la sévérité des réflexions. A propos, dites-moi donc, comment avez-vous trouvé mon mari? assez maussade, n'est-il pas vrai? Le régime n'est point aimable; je ne crois pas qu'il vous ait vu de sang froid: notre amitié lui deviendroit suspecte. Il faudra ne pas prolon-

ger ce premier voyage, il prendroit de l'humeur. Dès qu'il viendra du monde, & (sans doute il en viendra) ... D'ailleurs vous avez aussi vos ménagemens à garder... Vous vous souvenez de l'air de de Monsieur, hier en nous quittant ?.. Elle vit l'impression que me faisoient ces dernieres paroles, & ajouta tout de suite : « Il » étoit plus gai, lorsqu'il fit arranger avec » tant de recherche, le cabinet dont je vous » parlois tout à l'heure. C'étoit avant mon » mariage ; il tient à mon appartement. Il » n'a jamais été pour moi qu'un témoi- » gnage... des ressources artificielles, dont » M. de T. avoit besoin de fortifier son sen- » timent, & du peu de ressort que je don- » nois à son ame. »

C'est ainsi que par intervalle elle excitoit ma curiosité sur ce cabinet. Il tient à votre appartement, lui dis-je ; quel plaisir d'y venger vos attraits offensés ! de leur y restituer les vols qu'on leur a faits ! On trouva ceci d'un meilleur ton. Ah ! lui dis-je, si j'étois choisi pour

être le héros de cette vengeance, si le goût du moment pouvoit faire oublier & réparer les langueurs de l'habitude.... Elle saisit avec une intelligence très-prompte ce que je voulois dire, & plus surprise que fâchée, elle reprit: « — Si vous me pro» mettiez d'être sage... » Il faut l'avouer, je ne me sentois pas encore toute la ferveur, toute la dévotion qu'il falloit pour visiter les saints lieux; mais j'avois beaucoup de curiosité: ce n'étoit plus Madame de T.. que je desirois; c'étoit le cabinet. Nous étions rentrés. Les lampes des escaliers & des corridors étoient éteintes; nous errions dans un dédale. La maîtresse même du château en avoit oublié les issues; enfin, nous arrivâmes à la porte de son appartement, de cet appartement qui renfermoit ce réduit si vanté. Qu'allez-vous faire de moi, lui dis-je? que voulez-vous que je devienne? me renverrez-vous ainsi seul dans l'obscurité? m'exposerez-vous à faire du bruit, à nous déceler, à nous trahir, à vous perdre? Cette raison lui parut sans réplique. — Vous

me promettez donc... — Tout... tout au monde. On reçut mon serment avec l'espérance, bien entendu, que j'étois encore très-capable d'être parjure. Nous ouvrîmes doucement la porte : nous trouvâmes deux femmes endormies ; l'une jeune, l'autre plus âgée. Cette derniere étoit celle de confiance ; ce fut elle qu'on éveilla. On lui parla à l'oreille. Bientôt je la vis sortir par une porte secrette, artistement fabriquée dans un lambris de la boiserie. Moi, je m'offris à remplir l'office de la femme qui dormoit : on accepta mes services, on se débarrassa de tout ornement superflu. Un simple ruban retenoit tous les cheveux qui s'échappereñt en boucles flottantes. On y ajouta seulement une rose que j'avois cueillie dans le jardin, & que je tenois encore par distraction : une robe ouverte remplaça tous les autres ajustemens. Il n'y avoit pas un nœud à toute cette parure ; je trouvai Madame de *** plus belle que jamais. Un peu de fatigue avoit appesanti ses paupieres & donnoit à ses regards une langueur plus inté-

ressante, une expression plus douce. Le coloris de ses levres, plus vif que de coutume, relevoit l'émail de ses dents, & rendoit son sourire plus voluptueux. Des rougeurs éparses çà & là, relevoient la blancheur de son teint, & en attestoient la finesse. Ces traces du plaisir m'en rappelloient la jouissance. Enfin elle me parut, à la lumiere, plus séduisante encore, que mon imagination ne se l'étoit peinte dans nos plus doux momens. Le lambris s'ouvrit de nouveau, & la discrette confidente disparut.

Prêt d'entrer, on m'arrêta : Souvenez-vous, me dit-on gravement, que vous serez censé n'avoir jamais vu, ni même soupçonné, l'azyle où vous allez être introduit. Point d'étourderie ; je suis tranquille sur le reste. — La discrétion est ma vertu favorite, on lui doit bien des instans de bonheur.

Tout cela avoit l'air d'une initiation. On me fit traverser un petit corridor obscur en me conduisant par la main. Mon cœur palpitoit comme celui d'un jeune

proſélyte que l'on éprouve, avant la célébration des grands myſteres; mais votre Comteſſe, me dit-elle en s'arrêtant... J'allois répliquer; les portes s'ouvrirent: l'admiration intercepta ma réponſe. Je fus étonné, ravi; je ne ſais plus ce que je devins, & je commençai de bonne foi à croire à l'enchantement. La porte ſe referma & je ne diſtinguai plus par où j'étois entré. Je ne vis plus qu'un boſquet aërien qui, ſans iſſue, ſembloit ne tenir & ne porter ſur rien; enfin je me trouvai comme dans une vaſte cage entierement de glaces, ſur leſquelles les objets étoient ſi artiſtement peints, qu'elles produiſoient l'illuſion de tout ce qu'elles repréſentoient. On ne voyoit intérieurement aucune lumiere. Une lueur douce & céleſte y pénétroit, ſelon le beſoin que chaque objet avoit d'être plus ou moins apperçu. Des caſſolettes exhaloient les plus agréables parfums; des chiffres & des trophées déroboient aux yeux la flamme des lampes qui éclairoient d'une maniere magique ce lieu de délices. Le côté par où nous entrâ-

mes représentoit des portiques en treillages ornés de fleurs, & des berceaux, dans chaque enfoncement. D'un autre côté, on voyoit la statue de l'Amour distribuant des couronnes ; devant cette statue étoit un autel sur lequel on voyoit briller une flamme ; au bas de cet autel, une coupe, des couronnes & des guirlandes. Un temple d'une architecture légere achevoit d'orner ce côté : vis-à-vis étoit une grote sombre. Le Dieu du mystere veilloit à l'entrée. Le parquet couvert d'un tapis *pluché* imitoit un épais gazon. Au haut du plafond des Amours suspendoient des guirlandes qui se jouoient négligemment. Le quatrieme côté qui répondoit aux portiques étoit un dais sous lequel s'accumuloit une quantité de carreaux avec un baldaquin, soutenu par des Amours.

Ce fut là qu'alla se jetter nonchalamment la Reine de ce lieu. Je tombai à ses pieds : elle se pencha vers moi, elle tendit les bras, & dans l'instant, grace à ce groupe répété dans tous ses aspects, je vis cette isle toute peuplée d'amans heureux. . . . .

Les desirs se reproduisent par leur image. Laisserez-vous, lui dis-je, ma tête sans couronne? Si près du trône, pourrai-je éprouver des rigueurs? pourriez-vous y prononcer un refus? Et vos sermens, me répondit-elle, en se levant. — J'étois un mortel quand je les fis; vous m'avez fait un dieu: vous adorer, voilà mon seul serment. Venez, me dit-elle, l'ombre du mystere doit cacher ma foiblesse, venez... En même tems elle se rapprocha de la grote. A peine en avions-nous franchi l'entrée, que je ne sais quel ressort, adroitement ménagé, nous entraîna. Portez par le même mouvement, nous tombâmes, mollement renversés sur un monceau de coussins. L'obscurité régnoit, avec le silence, dans ce sanctuaire. Nos soupirs nous tinrent lieu de langage. Plus tendres, plus multipliés, plus ardens, ils étoient les interpretes de nos sensations, ils en marquoient les degrés, & le dernier de tous, quelque tems suspendu, nous avertit que nous devions rendre grace à l'Amour. Nous sortîmes de la grote pour aller lui

porter notre hommage. La ſcene avoit changé. Au lieu du temple & de la ſtatue de l'Amour, c'étoit celle du dieu des Jardins. (Le même reſſort qui nous avoit fait entrer dans la grote avoit produit ce changement, en retournant la figure de l'Amour, & en renverſant l'autel.) Nous avions auſſi quelques graces à rendre à ce nouveau Dieu. Nous marchâmes à ſon temple, & il put lire dans mes yeux que j'étois digne encore de me le rendre propice. La déeſſe prit une couronne qu'elle me poſa ſur la tête, & me préſenta une coupe, où je bus à pleins flots le nectar des Dieux.

Hé bien, me dit, après quelques momens, la Fée de ce céjour, en ſoulevant à peine ſes beaux yeux humides de volupté. — Aimerez-vous jamais la Comteſſe autant que moi ? — J'avois oublié, lui répondis-je, que je duſſe jamais retourner ſur la terre : elle ſourit, fit un ſigne & tout diſparut. Sortez bien vîte, me dit en entrant la confidente ; il fait grand jour, on entend déjà du bruit dans le château.

Tout m'échappe avec la même rapidité que le reveil détruit un songe, & je me trouvai dans le corridor avant d'avoir pu reprendre mes sens. Je voulois regagner ma chambre ; mais où l'aller prendre ? Toute information me dénonçoit, toute méprise étoit une indiscrétion. Le parti le plus prudent me parut de descendre dans le jardin, où je résolus de rester jusqu'à ce que je pusse rentrer avec vraisemblance d'une promenade du matin. La fraicheur & l'air pur de ce moment calmerent par degrés mon imagination, & en chasserent le merveilleux. Au lieu d'une nature enchantée, je ne vis qu'une nature naïve. Je sentois la vérité rentrer dans mon ame, mes pensées naître sans trouble & se suivre avec ordre : je respirois. Je n'eus rien de plus pressé alors que de me demander si j'étois l'amant de celle que je venois de quitter ; & je fus bien surpris de ne savoir que me répondre. Qui m'eût dit hier à l'Opéra que je pourrois aujourd'hui me faire cette question là ? Moi, qui croyois savoir qu'elle aimoit éperdu-

ment & depuis deux ans, le Marquis de... Moi, qui me croyois tellement épris de la Comtesse, qu'il devoit m'être impossible de lui devenir infidele! Quoi! hier! Madame de T... est-il bien vrai? auroit-elle rompu avec le Marquis? m'a-t-elle pris pour lui succéder, ou seulement pour le punir? Quelle avanture! quelle nuit! & je m'interrogeois pour savoir si je ne rêvois pas encore. Je m'étois assis, &, ne cessant de raisonner avec moi-même, je ne savois trop à quoi me fixer; je soupçonnois, je doutois, puis j'étois persuadé, convaincu, & puis, je ne croyois plus rien. Tandis que je flotois dans ces incertitudes, j'entendis du bruit près de moi, je levai les yeux, me les frottai; je ne pouvois croire... c'étoit... qui?.. le Marquis. — Tu ne m'attendois pas si matin, n'est-il pas vrai? Eh bien, comment cela s'est-il passé? — Tu savois donc que j'étois ici, lui demandai-je? — Oui vraiment; on me le fit dire hier au moment de votre départ. As-tu bien joué ton personnage? le mari a-t-il trouvé ton arrivée

bien ridicule? quand te renvoye-t-on? J'ai pourvu à tout, je t'amene une bonne chaise qui sera à tes ordres. C'est à charge d'autant. Il falloit un Ecuyer à Madame de T... tu lui en as servi, tu l'as amusée sur la route; c'est tout ce qu'elle vouloit, & ma reconnoissance... — Oh non, non, je sers avec générosité, & dans cette occasion Madame de T... pourroit te dire que j'y ai mis un zele, au-dessus des pouvoirs de ta reconnoissance.

Il venoit de débrouiller le mystere de la veille, & de me donner la clef du reste. Je sentis dans l'instant mon nouveau rôle. Chaque mot étoit en situation & me donnoit envie de rire. Au fait, il étoit difficile de ne pas trouver très-plaisant tout ce qui s'étoit passé. — Mais pourquoi venir si tôt? dis-je au Marquis: il me semble qu'il eût été plus prudent? — Tout est prévu; c'est le hasard qui semble me conduire ici: je suis censé revenir d'une campagne voisine: Madame de T. ne t'a donc pas mis au fait? Je lui veux du mal de ce défaut de

confiance. Après ce que tu faifois pour nous. — Elle avoit fans doute fes raifons, & peut-être, fi elle eût parlé, n'aurois-je pas joué fi bien mon perfonnage? — Cela, mon cher, a donc été bien plaifant : conte-moi tous les détails.... conte donc. — Ah!.... un moment. Je ne favois pas que tout ceci étoit une Comédie : &, bien que je fois pour quelque chofe dans la Pièce.... — Tu n'avois pas le beau rôle. — Va, va, raffure-toi, il n'y a point de mauvais rôles pour de bons Acteurs. — J'entends, tu t'en es bien tiré. — Merveilleufement. — Et Madame de T. — Sublime! elle a tous les genres. — Conçois-tu qu'on ait pu fixer cette femme-là? Cela m'a donné de la peine; mais j'ai amené fon caractere au point que c'eft peut-être la femme de Paris fur la fidélité de laquelle il y a le plus à compter. — C'eft bien voir les chofes. — C'eft mon talent à moi; toute fon inconftance n'étoit que frivolité, déréglement d'imagination : il falloit s'emparer de cette ame-là. — C'eft le bon parti. —

N'eſt-il pas vrai? tu n'às pas d'idée de la force de ſon attachement pour moi: au fait, elle eſt charmante, tu ſeras forcé d'en convenir. Entre nous, je ne lui connois qu'un défaut, c'eſt que la nature, en lui donnant tout, lui a refuſé cette flamme divine qui met le comble à tous ſes bienfaits: elle fait tout naître, tout ſentir, & elle n'éprouve rien, c'eſt un marbre. — Il faut t'en croire ſur ta parole, car moi, je ne puis.... mais ſais-tu que tu connois cette femme-là comme ſi tu étois ſon mari: vraiment, c'eſt à s'y tromper, & ſi je n'euſſe pas ſoupé hier avec le véritable. — A propos, a-t-il été bien bon? — jamais on n'a été plus mari que cela. — Oh! la bonne aventure! mais tu n'en ris pas aſſez à mon gré! tu ne ſens donc pas tout le comique de ce qui t'arrive? conviens que le théâtre du monde offre des choſes bien étranges, qu'il s'y paſſe des ſcenes bien divertiſſantes; rentrons: j'ai de l'impatience d'en rire avec Madame de T. Il doit faire jour chez elle: j'ai dit que j'arriverois de

bonne heure ; décemment il faudroit commencer par le mari : viens chez toi, je veux remettre un peu de poudre. On t'a donc bien pris pour un amant ? — Tu jugeras de mes succès, par la réception qu'on va me faire. Il est neuf heures ; allons de ce pas chez Monsieur. Je voulois éviter mon appartement, & pour cause. Chemin faisant, le hasard m'y amena; la porte restée ouverte, nous laissa voir mon valet de chambre qui dormoit dans un fauteuil ; une bougie expiroit près de lui. En s'éveillant au bruit, il présente étourdiment ma robe de chambre au Marquis, en lui faisant quelques reproches sur l'heure à laquelle il rentroit : j'étois sur les épines. Mais le Marquis étoit si disposé à s'abuser, qu'il ne vit rien en lui qu'un rêveur qui lui apprêtoit à rire. Je donnai mes ordres, pour mon départ, à mon homme, qui ne savoit ce que tout cela vouloit dire, & nous passâmes chez Monsieur. Vous imaginez bien qui fut accueilli ? ce ne fut pas moi : c'est dans

l'ordre. On fit à mon ami les plus grandes instances pour s'arrêter. On voulut le conduire chez Madame, dans l'espérance qu'elle le détermineroit, Quant à moi, on n'osoit, disoit-on, me faire la même proposition, car on me trouvoit trop abattu pour douter que l'air du pays ne me fut pas vraiment funeste. En conséquence, on me conseilla de regagner la ville. Le Marquis m'offrit sa chaise, je l'acceptai : tout alloit à merveille, & nous étions tous contens. Je voulois cependant voir encore Madame de T. c'étoit une jouissance que je ne pouvois me refuser. Mon impatience étoit partagée par mon ami, qui ne concevoit rien à ce sommeil, & qui étoit bien loin d'en pénétrer la cause. Il me dit en sortant de chez M. de T. cela n'est-il pas admirable ? Quand on lui auroit communiqué ses répliques, auroit-il pu mieux dire ? Au vrai, c'est un fort galant homme, &, tout bien considéré, je suis très-aise de ce raccommodement. Cela fera une bonne maison, & tu conviendras que, pour en

faire les honneurs, il ne pouvoit mieux choisir que sa femme. Personne n'étoit plus que moi pénétré de cette vérité. — Quelque plaisant que cela soit, mon cher, *motus* ; le mystere devient plus essentiel que jamais. Je saurai faire entendre à Madame de T. que son secret ne sauroit être en de meilleures mains. — Crois, mon ami, qu'elle compte sur moi, & tu le vois, son sommeil n'en est point troublé. — Oh ! il faut convenir que tu n'as pas ton second pour endormir une femme ; — & un mari, mon cher, un amant même au besoin. On avertit enfin qu'on pouvoit entrer chez Madame de T. nous nous y rendîmes avec empressement.

Je vous annonce, Madame, dit en entrant notre causeur, vos deux meilleurs amis. — Je tremblois, me dit Madame de T. que vous ne fussiez parti avant mon reveil, & je vous sais gré d'avoir senti le chagrin que cela m'auroit fait. Elle nous examinoit l'un & l'autre ; mais elle fut bientôt rassurée par la sécurité du Marquis,

qui continua de me plaisanter. Elle en rit avec moi autant qu'il le falloit, pour me consoler, sans se dégrader à mes yeux, adressa à l'autre des propos tendres, à moi d'honnêtes & *décens* ; elle badina, & ne plaisanta point. Madame, dit le Marquis, il a fini son rôle aussi-bien qu'il l'avoit commencé. Elle répondit gravement : j'étois sûre du succès de tous ceux qu'on confieroit à Monsieur. Il lui raconta ce qui venoit de se passer chez son mari ; elle me regarda, m'approuva, & ne rit point. Pour moi, dit le Marquis, qui avoit juré de ne plus finir, je suis enchanté de tout ceci : c'est un ami que nous nous sommes fait, Madame ; je te le répéte encore, notre reconnoissance.... — Eh ! Monsieur, dit Madame de T. brisons là-dessus, & croyez que j'ai senti tout ce que je dois à Monsieur.

On annonça M. de T. & nous nous trouvâmes tous en situation. M. de T. m'avoit persifflé & me renvoyoit, mon ami le dupoit & se moquoit de moi ; je le

TAYLOR INST. · R.

lui rendois, tout en admirant Madame de T. qui nous jouoit tous, sans perdre rien de la dignité de son caractere.

Après avoir joui quelques instans de cette scene, je sentis que celui de mon départ étoit arrivé. Je me retirois, Madame de T. me suivit, feignant de vouloir me donner une commission. — Adieu, Monsieur, je vous dois bien des plaisirs; mais je vous ai payé d'un beau rêve. Dans ce moment, votre amour vous rappelle, & celle qui en est l'objet, en est digne: si je lui ai dérobé quelques transports, je vous rends à elle, plus tendre, plus délicat & plus sensible.

Adieu, encore une fois: vous êtes charmant.... Ne me brouillez pas avec la Comtesse. Elle me serra la main, & me quitta.

Je montai dans la voiture qui m'attendoit; je cherchai bien la morale de toute cette aventure, &.... je n'en trouvai point.

Par M. D. G. O. D. R.

RÉPONSE
DE L'ANONYME,
A L'ANONYME.

VOUS êtes peu galant, & moins modeste encore. *Vous voyez tout en beau* & n'admirez que vous. Mais, venons aux preuves que vous donnez de la générosité de votre caractere, sur-tout relativement à moi.

Vous me rencontrâtes, il y a trois ans. Vous me trouvâtes très-jolie ; mes malheurs me prêtoient à vos yeux de nouveaux charmes : ma gaieté vous sembloit une suite de mon courage ; enfin vous aviez l'air de me préférer aux autres femmes. Comment ne vous aurois-je pas distingué ? Je n'y manquai point, & tout cela étoit dans l'ordre. Mais, ou ma mémoire me trompe, ou vous avez oublié qu'il vous fallut beaucoup plus tems, de soins & d'art, pour me

rendre ſenſible, que pour me ſembler aimable. A vous entendre, rien ne fut auſſi rapide que votre triomphe. Quand cela ſeroit (& cela n'eſt point), vous n'auriez jamais dû le dire, & il falloit au moins y ajouter, que vous avez une de ces *tournures* ſéduiſantes & victorieuſes, qui ne permettent point la réſiſtance. Puiſque vous avez choiſi le public pour confident, il étoit convenable de ne lui apprendre mon hiſtoire qu'avec ma juſtification.

Qui ne croiroit, d'après votre recit, que je cherchai vos conſeils, que je volai au-devant de votre amitié, que je m'inquiétois peu de votre eſtime, & que je prévins votre amour? Cependant, malgré votre ſéduction, votre adreſſe, le charme de vos entretiens, quoique vous fuſſiez, en apparence, empreſſé, ſoumis, brûlant d'un feu qui ne devoit jamais s'éteindre, (je ne me rappelle pas que vous m'ayiez dit alors un mot de raiſon ni d'amitié;) malgré, dis-je, votre ardeur, vos ſoupirs, vos tranſports, votre profond manege, & le langage du deſir,

désir, que je prenois pour l'expression du sentiment, vous doutâtes de votre empire, vous désespérâtes de me toucher. L'honneur & l'amour lui-même s'opposoient à ma défaite : mais, quand le bandeau est sur les yeux, quand le trait est au fond du cœur, en vain on lui oppose le devoir & la vertu ; en vain une ame fiere, qui voudroit rester libre, se révolte contre son penchant. Gloire, repos, préjugés, principes, je vous immolai tout ; &, quoique vous passiez mes remords sous silence, lorsqu'ils s'élevoient sans cesse contre ma foiblesse, quand ils troubloient ma vie, je jouissois encore de mes larmes & de votre bonheur. Voilà ce que vous appellez des scenes *tragi-comiques*, dont vous n'étiez frappé, dites-vous, que par les contrastes ! Avançons ; vous fûtes malade, & vous ne m'en devîntes que plus cher. Cette époque est cependant celle où je vous parois avoir eu le plus de besoin d'une excessive indulgence. Croyez-moi, gardez bien l'anonyme, sur-tout après un pareil reproche. Je trouve

plus de *candeur*, dans les aveux que vous y ajoutez; je n'en aurai pas moins.

Pendant votre état fâcheux, dont vous convenez vous-même, dans ce tems, qui fut long, autre Héloïse, je connus son ivresse, ses craintes, ses tourmens, & jusqu'à ses illusions & ses plaisirs. Mon cœur vous rendoit un culte, qui n'avoit pas besoin de vous-même; & ce culte, si désintéressé, si tendre, unique peut-être, me sembloit devoir être celui de l'univers. Je n'y voyois que des rivales, parce que je croyois qu'on ne pouvoit aimer que vous. Pour la premiere fois, je me plaignis à la nature, de ne m'avoir pas donné assez de charmes; j'aurois voulu les réunir tous, pour qu'ils vous appartinssent. J'aurois envié jusqu'à la laideur qui vous auroit plu. Quelquefois alarmée, jamais méfiante, toujours rassurée d'un seul mot, s'il ne suffisoit pas à mon esprit, il satisfaisoit mon cœur; je n'écoutois que lui; je ne croyois que vous. Je n'épiois point vos actions. Trop délicate pour le vouloir,

trop ſenſible pour l'oſer, juſqu'à mon eſtime pour moi-même, affermiſſoit ma confiance en l'objet de mon choix; &, ſi je cherchois à lire dans votre ame, ce n'étoit que pour prévenir ſes vœux. Une telle amie n'eſt toutefois, dans votre opinion, qu'une femme ombrageuſe, difficile à contenter, dont rien n'appaiſoit la jalouſie, plutôt orgueilleuſe que tendre, à qui vous ne teniez que par une aſſez douce habitude de la voir; que vous auriez fuie, ſi ſa poſition avoit éte plus heureuſe, dont l'attachement ne rempliſſoit vos jours que d'amertume, & ſur les défauts de laquelle il vous falloit jetter le voile le plus épais, pour appercevoir quelques-unes de ſes qualités. Quels réſultats, bon Dieu! & quels ſentimens que les vôtres! me préſerve à jamais le ciel, d'un ami qui ſe croit philoſophe, lorſqu'il n'eſt qu'égoïſte & cruel. Il n'y a pas juſques à la reconnoiſſance, qui ne ſoit étrangere à ſon ame. Ce n'eſt qu'un obſervateur froid, qu'un amant de lui-même, qu'un ennemi de l'amour, qu'un

censeur insultant, impitoyable, exagéré. Où donc est-elle, cette force de caractere, dont il se vante ? Il a peine à pardonner à une femme, de n'avoir point des idées aussi méthodiques que les siennes. Rien ne lui est sacré, ni un sexe intéressant, ni celle qui fut sa maîtresse, plus encore son amie; & il se croit bon, lorsqu'il n'a pas même le courage d'être juste. C'est pour lui qu'il pense que les autres sont faits. La plus légere contrariété le révolte; un caprice l'indigne; & c'est, fort sérieusement, qu'il se plaint de ce que, l'ayant aimé, on n'y a pas mis la forme austere, conséquente, triste, monotone, ennuyeuse, qui convenoit à son incroyable sagesse. Revenons à nos amours. Quoique je vous donnasse beaucoup d'humeur, vous tîntes bon : j'en fus ravie; mais je m'en allai, & ne revins point. Vous voulûtes encore voir cela du beau côté, & vous y réussites. Un seul moment de retour sur vous-même, vous auroit appris quelle raison m'avoit éloignée. Mais, ce qui vous est désavantageux, ne

s'offre pas ordinairement à votre esprit; & je vous passerois votre vanité extrême, si vos propos étoient plus mesurés. Quand j'aurois les torts que l'on me prête, vous seroit-il permis d'oublier, je ne dis pas, des bontés dont vous étiez peu digne, mais ce respect dû à mon sexe, dont rien ne dispense une ame honnête? A l'égard des instructions que l'on vous a données, & qui contiennent, dites-vous, les tems antérieurs à notre liaison, je ne daigne pas me justifier. Ma conduite avec vous est ma seule réponse.

A quoi bon me reporter sur les maux du sort, sur mes peines passées & présentes? En les partageant, vous n'avez été qu'humain. Vous n'avez fait que votre devoir. Si vous vouliez, par le reproche, me dégager de la reconnoissance, c'étoit encore me connoître mal. Je la conserve, même malgré l'outrage. Je n'en disconviens point; ma position est triste, & peut-être qu'il est cruel de me le répéter si souvent. Mais, en quoi, s'il vous plaît, vous paroît-elle *équi-*

voque ? Je la soutiens avec courage. Je méprise les adulateurs, les méchans, tous ceux qui calomnient, tous ceux qui trompent : je ne suis la victime des uns ni des autres. Apprenez de moi à n'y pas croire, & sur-tout à ne me point plaindre.... Tant que je m'estimerai, en butte au destin, à la malignité, à toutes les infortunes & à toutes les injustices, je trouverai, en moi, des forces, ou plutôt, je n'en aurai besoin que contre les peines d'un cœur, qu'on peut déchirer, qu'on ne sauroit aigrir, & qu'heureusement votre lettre n'a pas dû atteindre. Avant de terminer, *récapitulons tous les faits.* Votre sermon pouvoit-il m'être utile ? Votre éloge m'en paroît l'objet principal. Je me passerois fort bien de votre prétendue indulgence pour ce que vous avez l'attention d'appeller mes fautes. Les eussai-je commises toutes, un ami les excuse, un amant les pardonne ; ni l'un ni l'autre n'en parle. Laquelle de ces obligations avez-vous remplie ? Des avis aussi durs que les vôtres, deviennent dé-

placés, infructueux, inconcevables même. Celui de retourner avec un époux, que j'ai quitté pour toujours, sied mal à un séducteur. Dans votre bouche, la vertu est profanée; & sachez qu'il m'en reste plus que vous n'en pouvez feindre. Avez-vous pris assez de soin de ma gloire, pour oser me rappeller à ce qu'elle m'impose? Qu'elle puisse renaître ou non, ce ne sera, ce ne peut être votre ouvrage. Je suis au couvent; j'y resterai: quoique peu riche, j'y vis contente. Eh! de quel droit vous occupez-vous de mes actions, quand je n'aspire qu'à votre oubli? Les ressources de l'intrigue me féroient mourir de honte. Dussai-je en avoir la réputation, il me suffit de savoir que cet abaissement n'est pas fait pour moi. Que me parlez-vous d'incapacité, dans ce genre? Tout ce que l'on veut fortement, on l'exécute presque toujours. Mais je ne peux vouloir que ce qui est honnête; je n'ai de facultés que jusques-là. Bien des gens l'attesteront; ce sont ceux que j'écoute. Vous gardez vos sentimens, vos sa-

crifices & vos offres pour celle à qui vous rendez juſtice ? Je me trouve bien où l'on m'apprécie, & ce n'eſt pas où vous êtes.

De l'Abbaye de ***

POÉSIE.

LETTRE A M. DORAT.

MONSIEUR, je m'étois promis de cacher avec ſoin les foibles eſſais de mon enfance, & de ne cultiver les Lettres que pour me conſoler de mes malheurs. C'étoit au fond d'un deſert, & non dans le ſein de la capitale que j'avois réſolu de vivre. La ſolitude convient mieux à l'infortune qui veut au moins ſe plaindre en liberté, que ces priſons faſtueuſes, où des eſclaves imitent les travers & les vices d'autres eſclaves, où le vrai ſage ne peut faire un pas ſans colere ou ſans pitié.

Je me ſuis dit de bonne heure, tu es malheureux, tu es ſans appui, tu es trop fier pour ramper, végete donc dans une retraite ignorée, Paris n'eſt pas fait pour toi.

Si l'amour de la Poéſie me forçoit, malgré moi, de lui ſacrifier quelques heures, je ne peignois que mes douleurs ou les tableaux de la campagne que j'avois ſous les yeux. Je me contentois de répandre mes plaintes dans des vers toujours dictés par mon cœur; &, ſeul avec la nature, je me félicitois de n'être point interrompu par des hommes inſenſibles, dont l'aſpect redouble le ſentiment des maux. Quand je portois les yeux ſur Paris, j'étois effrayé des périls où je m'expoſerois, en m'y montrant. Un homme de dix-huit ans, ignorant l'art de l'intrigue & de l'adulation, pouvoit-il eſpérer en effet, d'être accueilli dans la république des Lettres?

Au milieu de ces factions cruelles qui la déchirent, dans cette lice où le mérite, abandonné à lui-même, lutte ſans ceſſe

contre la jalousie, l'amour propre, la mauvaise foi, l'injustice & les persécutions; reste-t-il d'autre parti que la fuite à un ami de la vérité & de la vertu? Quand j'aurois cru posséder le génie dont je suis dépourvu, étoit-ce un motif assez fort pour m'engager dans une route aussi difficile? Eh quoi! ne voyois-je pas tous les jours de nombreux Zoïles attaquer sans pudeur, des réputations établies sur soixante ans de travaux & de succès? J'étois saisi d'indignation, en songeant que le plus grand homme de l'Europe ne jouissoit pas même du repos sur le trône de la gloire, & que ses ennemis assiégeoient les bords de sa tombe, où il ne devroit entrer qu'aux cris de l'admiration & de la reconnoissance.

Plein de défiance de mes talens, si j'échoue, me disois-je, je me prépare de nouveaux chagrins; pourquoi en chercher d'imaginaires, quand j'en ai de réels? Si le public m'accueille avec indulgence, des critiques plus médiocres encore que moi, viendront m'arracher le brin de

laurier que j'aurai obtenu avec tant de peine; & quand je parviendrois à répandre mon nom dans la société de quelques oisifs, quel fruit retirerai-je de cette petite célébrité ? Ainsi coulons dans le silence des jours déja trop agités, & dont (ma foible santé l'annonce) le terme heureusement sera court.

Tel étoit le plan que je m'étois formé. Je vous vis alors, & je compris qu'il y avoit plusieurs classes dans la littérature. Je trouvai autant de consolations dans votre cœur, que de secours dans vos conseils. Vos encouragemens reveillerent en moi cet amour de la Poésie avec lequel je suis né, & qu'il me seroit impossible d'éteindre. J'osai me hasarder, par vos avis, dans une carriere où ma jeunesse fera sans doute plus d'un faux pas; mais où mon caractere m'obtiendra peut-être l'estime qu'on refusera à la médiocrité de mes talens.

Je crois fort inutile d'entretenir le Public

de mes ouvrages. J'ai eu pour attelier le bord des mers, les forêts, le sommet des montagnes. Je n'ai tracé que des scènes lugubres, analogues à ma situation. Ma Poésie doit avoir des traits un peu sauvages, & peut-être barbares. Je n'ai point assez vécu à Paris pour former mon goût; mais je corrigerai avec la plus scrupuleuse attention, les défauts que m'indiquera le public. J'espere lui offrir bientôt un Poëme plus digne de ses regards, que les opuscules très-incorrects que vous avez eu la bonté d'insérer dans vos Mélanges. J'ai tâché d'y exprimer, dans plusieurs endroits, les vérités de la Physique. On jugera si j'ai vaincu heureusement les difficultés sans nombre que m'opposoient à la fois les idées que je voulois rendre, & la pauvreté de la langue dans laquelle j'écrivois. Adieu, Monsieur, je vous envoie un petit ouvrage sur la perte d'un pere & d'un frere que je regretterai toujours. J'espere que mon âge, & le desir que j'ai

d'entreprendre de plus grands travaux, me feront pardonner un aussi foible début.

Je suis avec les sentimens que vous doivent tous les véritables hommes de Lettres & la tendre reconnoissance que je vous ai particulierement vouée,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, DE FONTANES.

LE CRI DE MON CŒUR.

* SEIZE moiſſons à peine ont ſuivi ma naiſſance.
Que de fois cependant m'aſſiégea la douleur !
Réveillé, pour ſouffrir, du ſommeil de l'enfance,
Je perds juſqu'à l'eſpoir à l'âge du bonheur.
Mes pleurs couloient encor ſur la tombe d'un frere,
Au milieu de ſes ans moiſſonné dans mes bras,
Quand, redoublant ſes coups, la mort frappa mon pere!
Ciel daigne auſſi, par grace, ordonner mon trépas!
Ma vie eſt un fardeau : de mon ame accablée
Le malheur, je le ſens, a briſé le reſſort ;
Changeant avec mon cœur, la terre s'eſt voilée
Du crêpe ſombre de la mort.
Je n'y vois qu'un déſert. La Nature en colere
Semble m'abandonner dans une iſle étrangere
Où je me traîne ſans ſupport ,
Tel qu'un fils gémiſſant repouſſé par ſa mere.
Vous, que des deſtins ennemis
Ont jetté avec moi ſur ce triſte rivage,
Hommes, témoins des maux où le ſort m'a ſoumis,
Daignez, dans votre ſein m'accueillir au paſſage !
Et, s'il ſe peut, hélas, rendez-moi deux amis !

INSENSÉ, quelle erreur abuſe mon jeune âge ?
Triſte & foible orphelin dans la foule perdu,
Où trouverai-je un homme ? où chercher la vertu ?

(*) J'avois ſeize ans quand je fis cette Piece.

Un monſtre, à l'œil glacé, l'égoïſme barbare,
Fils du lâche intérêt, ce tyran ſouverain,
Entre chaque mortel qu'il iſole & ſépare,
Eleve une borne d'airain.
Celui qu'écraſe l'infortune,
Dans la pouſſiere eſt oublié.
Les Grands ferment l'oreille à ſa plainte importune.
Le tigre en tous les tems méconnut la pitié.

Toi qui, ſans mon aveu, me donnas l'exiſtence,
Grand Dieu, parle... A ſouffrir m'aurois-tu deſtiné?
Inſtrument qu'à ſon choix fait mouvoir ta puiſſance,
Pouvois-je être coupable avant que d'être né?
De ta main qui peut tout, mon argile eſt l'ouvrage,
Et je pleure à ſeize ans! ... devant toi proſterné,
De l'animal libre & ſauvage,
Au ſeul inſtinct toujours borné,
Je te demande le partage.
Le ver eſt moins infortuné
Que l'être fait à ton image.
Monarque univerſel, que peut-être j'outrage,
Pardonne à mes ſoupirs. Je connois mon erreur.
Pour un jeune arbriſſeau que tourmente l'orage,
Dois-tu ſuſpendre ſa fureur?
D'un pas toujours égal, la Nature inſenſible
Marche, & ſuit tes décrets avec tranquillité.
Audacieux enfant contr'elle révolté,
Je me débats en vain ſous le bras inflexible
De la néceſſité.

Oui : mais loin d'un désert, sans verdure & sans onde,
Le Pasteur consterné détournant son regard,
Porte en un lieu plus doux sa tente vagabonde . .
Voyageur malheureux, je presse mon départ,
Mes yeux se ferment sur le monde ;
Puis-je me plaindre encor ? Il me reste un poignard.
Terre, où va s'engloutir ma dépouille fragile,
Terre, qui t'entretiens de la cendre des morts,
O ma mere, à ton fils daigne ouvrir un asyle!
Heureux, si dans ton sein doucement je m'endors !
Sous la tombe, du moins, l'infortune est tranquille.
Ombres de mes amis, tout mon sang va couler
Sur cette pierre qui vous couvre !
Que vois-je ? La terre s'entr'ouvre,
J'entends de longs soupirs de ses flancs s'exhaler.
Ciel ! mon pere, à mes yeux, de sa tombe s'élance.
Il approche... « O mon fils, arrête : que fais-tu ?
» Les assauts du malheur accablent ta constance,
» Lâche ! tu fuis déjà sans avoir combattu !
» Tiens toujours sur ton cœur l'égide du courage.
» Tes ayeux aux revers ont tous su résister.
» Formé du même sang, montre-moi mon ouvrage;
» Si j'ai vaincu le sort, ne peux-tu le dompter ?
» Songe, songe qu'un Maître aussi juste que sage,
» Au moment du trépas, redemande l'usage
» Des jours qu'à ses enfans il lui plut de compter.
» Quels travaux sur la terre ont marqué ton passage?
» Avant de la servir, oses-tu la quitter ?
» Rappelle ta raison que tes maux ont bannie :

» N'accuſe point le ciel : il te laiſſe une ſœur
» Dont la grace touchante aux vertus eſt unie ;
» Que ton ame à ſa voix doucement rajeunie,
» Du plaiſir d'exiſter ſente encor la douceur.
» Reveille-toi, mon fils, de ta morne indolence.
» Dans le ſentier des Arts par la gloire engagé,
» Tous les jours en ſecret redis-toi par avance,
» De la poſtérité l'ombre auguſte s'avance,
» Et par elle bientôt je dois être jugé.
» Alors d'un ſaint reſpect ton ame pénétrée,
» Ne profanera point l'art ſublime des vers.
» Dans tes mâles Ecrits la vertu révérée,
» Y marquera toujours ſon empreinte ſacrée ;
» Et, ſa lyre à la main, de la voûte des airs
» Ton frere avec tranſport ſoutiendra tes concerts.
» Aux pieds de ſon cercueil ou d'un crêpe voilées,
» Se traînent, en pleurant, les Muſes déſolées,
» De ton génie éteint rallume le flambeau !
» Couvre de fleurs nos mauſolées,
» Et que nos ombres conſolées,
» Treſſaillent d'allégreſſe au fond de leur tombeau !

» OUI, je t'obéirai, je le jure, ô mon pere !
» Par ton eſprit divin je me ſens inſpiré,
» L'eſpoir mêle du moins un rayon ſalutaire
» Aux ombres du malheur dont je ſuis entouré.
» Ta voix a dans mon ame étouffé la colere.
» Serein comme un beau jour, mon front s'épanouit.
» A l'aſpect des humains, s'il devient plus auſtere,

„Je regarde ma ſœur : elle embraſſe ſon frere,
„Et ma fureur s'évanouit.
„Cher auteur de mes jours dont la flamme m'éclaire,
„Juſqu'à l'heure où la mort doit m'unir avec toi,
„Errant à mes côtés comme un Dieu tutélaire,
Veille ſans ceſſe autour de moi !

Par M. DE F[illegible]TANES.

BOUTADE.

QUE le diable emporte l'amour !
Il eſt décidé que le traître
Ne ſe fera jamais connoître
Qu'en jouant quelque mauvais tour
A ceux dont il s'eſt rendu maître.
Que le diable emporte l'amour !

QUAND il échauffe trop la bile,
On a recours aux vains ſermens
D'être déſormais indocile
Au pouvoir de deux yeux charmans ;
Pour moi, j'en ai fait plus de mille :
Hé bien ! en ſuis-je plus tranquille ?
Ce ſont toujours nouveaux tourmens.
Mon pauvre cœur, ma pauvre tête,
Tous deux ſont faits du même bois ;
Et, dans l'amoureuſe tempête,
Font tous deux naufrage à la fois.

QUE faire en ce désordre extrême,
Et comment diantre s'arranger ?
L'amour sera toujours le même ;
Ce seroit à moi de changer.
Mais cet effort m'est impossible,
Et le bonheur d'être sensible,
M'en fait oublier le danger.

VOUS, qui devez à la Nature
Piquant minois, vive tournure,
Dès l'instant que je vous verrai,
Je sens que je vous aimerai.
Où donc se cacher, où se mettre
Pour disposer enfin de soi ?
Pour éviter de se soumettre
A ce certain je ne sais quoi,
Qui fait si doucement la loi.

TOI, qui troubles la terre entiere,
Fripon, que je devrois haïr,
Toi qui, par ta fausse lumiere,
As su si long-tems m'éblouir ;
Je sens bien, malgré ma colere,
Qu'il faudra toujours t'obéir ;
Mais je déteste tes caprices,
Je gémis de tes injustices ;
Et, pour me venger à mon tour,
Même en t'offrant des sacrifices,
Je répéterai nuit & jour :
Que le diable emporte l'amour !

Volez de l'un à l'autre pôle;
Hâtez-vous d'épurer les airs.
Purgez la cîme des bocages
De mille insectes affamés,
Qui détruiroient les verds feuillages,
Où, dans les mois des doux ombrages,
Reposent les Amans aimés.

De nos forêts battez les faîtes,
Agitez puissamment leurs têtes;
Frappez ces languissans rameaux
Qui, dans les mois de la verdure,
Viendroient ravir la nourriture
De mille rejettons nouveaux.
Rameau séché, tombe en poussiere
Du sommet de ces peupliers,
Et que le pauvre en sa chaumiere
Te porte à ses humbles foyers.

Aquilons, Autans & Borée,
Quand, vers la fin de la soirée,
De l'emploi du jour satisfait,
Assis auprès de ce que j'aime,
Je puis me redire à moi-même :
« Le bien que j'ai pu, je l'ai fait. »
Dans quelle volupté me plonge
Le long murmure de vos coups!
Non, le zéphir n'est pas si doux
Au Courtisan que l'ennui ronge,
Et qui, se couchant au matin,
Sur le mol edredon péniblement sommeille,

LES PLAISIRS DE L'HIVER A LA CAMPAGNE.

ÉPITRE A M***.

Un ſang illuſtre t'a fait naître ;
Ton devoir t'appelle à la Cour,
Et tu reſtes près de ton Maître,
Moins par orgueil que par amour.
Mais, loin de l'eſcalier de marbre,
Oh ! mon fidele ami, crois-moi,
Dans mon champ, quand je plante un arbre,
Je fais auſſi ma cour au Roi.
Ici, pour mes plaiſirs, crois-moi, ceſſe de craindre ;
Garde, même à Verſailles, un cœur à l'amitié.
De l'hiver, il eſt vrai, j'ai vu fuir la moitié,
Je ſuis encor aux champs, & ne ſuis point à plaindre.
Pourquoi les craindre ces hivers ?
Va, c'eſt outrager la Nature.
Si tous les bois reſtoient couverts
D'une inaltérable verdure,
Plus de printems pour l'Univers.
Pour moi, j'aime à voir ſur la terre
Varier le fond du tableau.
Le tems me paroît toujours beau
Quand il fait le tems qu'il doit faire.
Les antres du Nord ſont ouverts,
Soufflez, fougueux enfans d'Eole,

Ami, j'hésite à te les peindre.
A leurs enchantemens divers
Tu croiras que j'ai voulu feindre.
Pour le caprice des pinceaux
Tu prendras mes portraits fideles;
Il faut avoir vu les modeles,
Pour sentir le prix des tableaux.

QUELLE grande leçon la Nature nous donne,
Lorsqu'aux enfans du Nord sa voix tonnante ordonne,
De mugir avec majesté,
D'entasser les glaçons pour lui servir de trône,
D'enchaîner la fertilité
Dans le froid tombeau de l'automne;
De faire pâlir la clarté
De cette mer de feux qui dans les cieux bouillonne;
De flétrir le globe attristé;
Dans sa course d'arrêter l'onde;
Et, parmi les débris du monde,
D'isoler l'homme épouvanté!
C'est alors qu'il rêve, qu'il pense;
Qu'en lui-même il rentre en silence;
Qu'il sent plus, en jouissant moins;
Que de l'utilité des soins
Qu'exige sa frêle existence,
Naît l'amour du travail & de la vigilance;
Que du sentiment des besoins
Naît celui de la bienfaisance.

Par M. le Marquis DE PEZAY.

SUITE DE STÉPHANIE.

LETTRE XIX.

DE CLARENCE A STÉPHANIE.

STÉPHANIE, ma chere Stéphanie, je vous offenferois en vous promettant de renfermer jufqu'à ma joie : mais c'eft à vous que j'en appelle. Non, il n'eft point forti de votre cœur ce fecret fi cher, lorfqu'il a paffé dans le mien ; & votre confiance en eft la preuve. O mon amie, quel jour fera jamais auffi fortuné pour moi, que celui où vous m'avez fait part de votre bonheur ! Vous voyez d'ici ma furprife, mes tranfports ; & cependant, mes incertitudes. Sans la lettre de votre pere, malgré la vôtre, malgré tout, en dépit de moi-même, j'aurois confervé des doutes accablans : je n'en ai plus. Stéphanie, vous êtes heureufe ;

j'espere le devenir : que dis-je ? Ah ! pardonnez, si vos vœux remplis j'en forme encore ! Je sais le prix inestimable du bien qui vous est rendu : mais, que le sort est loin d'être quitte envers vous ! plus vous croyez le contraire, plus vous acquérez des droits sur lui ; plus vous en avez sur mon cœur ; & vous seule ignorez combien il sera injuste, si vous n'êtes pas l'objet de toutes ses prédilections. Alors, j'y consens, alors je ne souhaiterai plus rien : jusques-là, ne me demandez point la seule chose impossible à mon amitié. . . . .

Madame de Norsey arrive ; elle voit, dans mes yeux, que c'est à vous que j'écris. C'est un plaisir qu'il ne tient qu'à moi de ne pas vous envier, s'écrie-t-elle. . . . . Et aussi-tôt la voilà assise une écritoire sur ses genoux : elle parle, griffonne, s'interrompt, me distrait, me querelle, m'embrasse, m'assure que je l'impatiente, que je l'étonne, qu'à cause de cela, elle m'aime ; & puis, elle se remet à écrire avec une rapidité. . . . . Charmante femme ! sous cette

apparence légere, on ne peut être plus solide, plus discrette, ni plus sensible : elle n'est Françoise que par les graces; & vous lui avez rendu justice en lui accordant votre confiance. Celle dont Madame de Céléria m'honore, m'est précieuse : soyez satisfaite. Je lui suis, pour jamais, attachée. Sa tendresse pour vous, ses vertus, ses chagrins, tout lui répond de mes sentimens. Ceux même qu'elle conserve à Milord Rosemont, la rendent plus intéressante pour moi : qui n'en seroit attendri ? Oseroit-on appeller un crime le penchant involontaire qu'elle s'est reproché. Sa conduite n'en a pas été moins estimable; je la plains & je l'admire : mais, mon amie, le récit touchant qu'elle vous a fait, ne me paroît point, comme à vous, devoir si fort nous effrayer. Je crois mon cœur à l'abri de toute autre impression, que celle de l'amitié. Parmi ce sexe, plus orgueilleux de ses vertus, que reconnoissant de nous les devoirs, si j'ai distingué ceux qui préferent le charme réel de notre empire à la vaine

usurpation du leur, nul ne m'a fait connoître le desir de le voir soumis au mien; & je ne souhaite que d'obtenir de Milord Clarence la grace de ne m'engager jamais. Tel est le motif de ma sécurité : je la conserverois, même en aimant. Indifférentes ou prévenues, nous ne serons point coupables. Eh! pourquoi donc auriez-vous des craintes? Les larmes du remord ou celles qu'arrache la perte d'un ingrat, ne sont point faites pour vous. Sûre d'être adorée, de l'être toujours, au pouvoir d'un pere incapable de vous contraindre, trop fiere, trop délicate & trop sensible pour que jamais un sentiment qui ne seroit point votre gloire, puisse entrer dans votre cœur: s'il se donnoit, il seroit heureux; & vous en auriez pour garant le bonheur de celui qui s'uniroit à vous. Il est, il est peut-être réservé à l'amour & à l'hymen réunis, de vous venger du sort. Je n'aurai pas, du moins, à gémir pour vous de ces nœuds mal assortis, qu'avant l'âge où l'on peut réfléchir, tremblant de déplaire, ne sachant

qu'être soumise, s'ignorant ou n'osant rien prévoir, on accepte en aveugle; que bientôt, lorsqu'on est plus éclairée, mais lorsqu'il n'est plus tems, lorsque le fatal serment vous enchaîne, & que la victime est livrée sans retour, suivent, hélas! les regrets, les désaveux du cœur, la peine d'être liée à des devoirs qui ne sont pas des plaisirs, la crainte d'un sentiment; &, s'il faut le combattre, l'effroi de ne pas triompher, des alarmes, des tourmens sans nombre, le malheur, nul espoir; tout ce qu'enfin vous n'éprouverez jamais: voilà même, lorsqu'elle n'aimoit rien, quelle a été la position de Madame de Céléria; mais ce ne sera, ce ne peut être la vôtre, &, si vous formiez un lien, vous n'y seriez déterminée que par l'attrait. Qu'ils en sont cruellement punis, les parens qui ne le consultent point! quels repentirs, que de chagrins ils se préparent! quant à ceux qui, semblables au Duc de Médina, ne sont peres que d'un de leurs enfans, qu'en dirois-je? O Ciel!... je hais trop l'injustice & les tyrans, pour

ne pas les écarter, même de ma pensée. Vous verrez que l'auteur des jours de la Marquise aura transmis son caractere impitoyable à cette Florizène qui ne devroit être fille de Madame de Célèria, ni destinée à Ximénès. Décidément, elle me déplaît; & vous voulez en vain le contraire. Faut-il vous reprocher votre éloignement pour Pélici? Seroit-il injuste? Les inspirations d'une ame aussi honnête que la vôtre, peuvent-elles la tromper? Ah! plutôt votre songe même ne seroit-il point un avertissement? Lui & Florizène armés contre vous! ô mon amie, vous ne m'avez jamais connue foible ni crédule: mais soyez en garde contre eux.

Eh! mon Dieu! Madame de Norsey n'entend plus raison; elle vient de finir sa lettre; elle veut qu'elle parte avec la mienne: c'est à vous qu'elle écrivoit. J'aurois encore mille choses à vous dire; mais elle m'entraîne: on joue une Piece nouvelle, il lui plaît d'y aller. Quoi! vous quitter déjà, & ne point savoir quand ce cruel procès,

qui me retient, finira ! On dit que presque toute ma fortune en dépend ; mais c'est votre absence qui me le rend si pénible. Adieu, adieu, ma plus chere amie ! . . . .

LETTRE XX.

DE MADAME DE NORSEY

A LA MÊME.

CHARMANTE MISS, votre bonheur est le nôtre ; &, quoiqu'il m'enchante, il ne m'a point surprise : mon cœur le pressentoit. Clarence, au contraire, n'espere point ce qu'elle souhaite, & s'afflige de tout ce qu'elle craint : elle n'a que ce défaut ; mais je le trouve essentiel, puisqu'il trouble sa félicité. Par exemple, au premier mot de votre lettre, moi, je savois tout ; & elle doutoit encore !... A présent, ne voilà-t-il pas qu'elle me prie de ne lui rien dire, pour qu'elle soit toute entiere au plaisir de causer avec vous ? Si elle croit nous aimer autant l'une que l'autre, assurément elle se

trompe ; &, si je n'étois pas juste, si je n'étois que sensible, elle me paroîtroit fort coupable. Je ne m'en prends qu'à vous, qu'à cet attrait que vous possédez, auquel on ne résiste point ; & il faut bien, malgré que j'en aie, y céder avec l'univers.

Vous nous saurez gré, s'il vous plaît, de la peine que nous nous donnons pour garder votre secret ; c'est-à-dire, pour cacher notre satisfaction. Clarence, en vraie héroïne de l'amitié, n'ose sourire, que quand nous sommes seules. Cependant on la trouve si belle, depuis quelques jours, qu'on lui demande si vous êtes plus heureuse ? Elle jure que non : moi, d'un air chagrin, je me joins à elle ; &, comme cet air-là ne me va point du tout, on me croit davantage.

Je ne reviendrai point sur des offres dont le refus ne pouvoit être adouci que par vos regrets obligeans. Mes vœux ne me donnent point de droits à l'importunité : mais, aimable Stéphanie, s'il arrivoit qu'un jour les lieux où vous êtes vous devinssent

moins agréables, daignez, en choisissant ceux que j'habite, & l'asyle de l'amitié, payer la mienne du retour qu'elle mérite. Je n'ai pas encore eu la force d'annoncer à Clarence mon prochain départ. Une mere que j'aime desire mon retour; mon cœur se doit à son empressement, & il le partage: mais il m'en coûte pour m'éloigner d'une amie. D'ailleurs, je dirai adieu, le plus gaiement du monde, à vos fameux Anglois. Je n'aime point des Penseurs prétendus, qui comptent leurs femmes pour rien, qui les consultent peu, qui les écoutent à peine, & les négligent toujours. S'ils y reviennent, c'est par désœuvrement, & pour remplir les vuides de leur rage de politiquer, qui m'est insupportable. Elles ont beau être jolies, on leur préfere les papiers publics, & les sublimes entretiens des Cafés. Londres, à la longue, ne me conviendroit point du tout. Franchement, ôtez-lui la gloire d'avoir fait naître vous & Clarence, l'orgueil de votre Patrie n'a pas trop de sens commun. Pourquoi cette admira-

tion exclusive dont elle est possédée ? Des vices & des vertus, c'est l'histoire de tous les pays, & celle de l'Angleterre, comme du reste du monde. Pourquoi tant d'ostentation, si peu d'aménité, & la petite manie de se croire supérieurs ? Dans les trois Royaumes, le Peuple s'assomme, les Grands s'enivrent, les Femmes s'ennuient : tout cela est fort sot & fort ridicule. Aussi, je ne passe point à nos François, leur anglomanie éternelle, leur incroyable émulation de chevaux qui courent, de jacquets qui trichent, de drames qui attristent ; & que sais-je ? mille singeries étrangeres dont ils s'avisent sans cesse, au lieu de perfectionner ce qu'ils avoient reçu de la nature. Je suis presque aussi mécontente d'eux que de vos compatriotes. Les derniers s'estiment trop ; les autres, pas assez. Autrefois les François (& c'étoit dans le tems qu'ils connoissoient l'amour & la constance) avoient plus de caractere, plus d'agrémens, & cette empreinte originale que chaque jour ils s'efforcent de perdre : alors ils se prisoient

trop, pour être des copies. Les autres Nations les prenoient pour modele; leur galanterie donnoit le ton; la beauté leur donnoit des loix. Ils n'étoient vaincus que par elle; & peut-être, s'ils s'étoient maintenus dans ce degré d'élévation, mon cœur ne seroit pas si sûr de garder son indifférence. Tels qu'ils sont, ils ne peuvent être inquiétans pour mon repos; & je croirois le vôtre très en sûreté au milieu d'eux. Mais, tenez, belle Stéphanie! la fiere espagnole, soumise par l'amour, par vos attraits & vos vertus, ne seroit-elle point infiniment redoutable? Mon Dieu! je l'avoue: un sérieux tendre, une galanterie mystérieuse, une passion qui ne se décele qu'aux yeux qui l'ont fait naître, qui s'exprime par des chants magiques, des concerts nocturnes; des soins enchanteurs; tout cela seroit très-propre à me tourner la tête. Oui, encore une fois, vous êtes *sous le charme*; défiez-vous-en. Si peu d'hommes sont dignes de vous intéresser! . . . . . Je n'irai point vous voir en Espagne; je tiens trop à cette iau

ſenſibilité qui me rend heureuſe, & que l'hymen n'a fait que fortifier. Veuve depuis deux ans, liée pendant trois à un époux jeune, aimable, mais qui ne ſavoit pas aimer, qui ne devoit pas l'être, ſi ſes inconſtances continuelles me révoltoient, jamais du moins elles n'atteignirent mon cœur; & le regret de ſa perte eſt l'unique ſentiment que je lui aie accordé. Cependant ſa conduite avec moi m'éclaira ſur les dangers d'un engagement. La ſeule Clarence, juſqu'à ce jour, a été inſtruite de ſes torts; &, ſans héſiter, je vous en fais l'aveu, pour que ces hommes, ſi ſujets à l'infidélité & aux trahiſons, n'en impoſent point, par des dehors ſéduiſans, à votre ame peu faite pour ſoupçonner l'impoſture. Je ne répondrois que de l'honnêteté d'un ſeul; & il eſt mon frere; mais, malheureuſement, ce frere, mon meilleur ami, ce Chevalier de Roſenne, qui brûle du deſir de connoître Clarence, eſt ſans fortune; & je l'ai empêché de me ſuivre près d'elle. Pour cet article; & peut-être pour quelqu'autre en-

core, elle ne verra point ma lettre. Je suis bien plus sensée qu'elle ne l'imagine; mais, de sa vie, elle n'a été aussi loin d'en convenir, que dans cet instant. Je l'oblige (il n'y a point de résistance, de sa part, qui tienne) à venir entendre, avec moi, une Tragédie dont on n'a point d'opinion. Il n'y a que l'amant qui se tue au dénouement; & l'on craint que la Princesse ne se console. Les ennemis de cet ouvrage, pleins d'un noble enthousiasme, comptent, si la Piece ne tombe pas à leur fantaisie, insulter ceux qui n'en penseront point de mal, jetter des oranges à la tête des Acteurs, & signaler ainsi leur amour des Lettres & de l'humanité. Si elle me touche, comment ne pas applaudir! Dieu sait ce qui m'en arrivera!.... Adieu, belle Stéphanie.

LETTRE XXI.

DE DON FERNAND XIMÉNÈS, A DON LOPE.

QUOI ! vous pouvez différer de me répondre ? Ah ! Don Lope, ne fût-ce que par égard pour mes inquiétudes, dites-moi que votre ſanté ſe fortifie ; que votre amitié ne s'affoiblita point ; que vous partagez ce que je ſouffre ; que vous approuvez ce que je ſens ; que du moins ma confiance, & jusqu'à mes reproches, vous ont intéressé. J'ignore ſi je les ai mêlés de quelque amertume ; juſqu'où j'ai porté la franchiſe, à quel point enfin m'a pû entraîner l'excès d'une paſſion contre laquelle mes efforts, vos avis, le Ciel & toutes les puiſſances de la terre ſe réuniroient en vain. Je ne me rappelle de la lettre que je vous ai écrite, que le trouble qui l'a dictée, que le ſerment d'aimer, d'idolâtrer toujours Stépha-

mie. Ai-je d'autre idée distincte que la sienne ? Mais eussé-je avec vous des torts, dans une ame telle que la vôtre, l'amitié est généreuse, elle est indulgente. Eh ! qui pourroit en vouloir à un infortuné, se connoissant à peine, ne s'appartenant plus ; n'espérant point, ne voulant point guérir de ses tourmens ; que l'amour, le devoir, ses vœux secrets, ses promesses inconsidérées tyrannisent à la fois ; qui n'envisage que le malheur pour prix des sacrifices qu'il s'impose, & qu'un ami même ne peut plus qu'affliger, soit qu'il condamne ses sentimens, ou qu'il ressente ses peines ? O Don Lope, chaque jour elles deviennent plus cruelles ! C'étoit peu de n'être point aimé, de ne devoir point aspirer à l'être : le dernier des supplices, le plus affreux de tous, celui de la jalousie, manquoit à mes maux, je l'éprouve. Je paierois de ma vie le bonheur de me croire injuste ; & la pensée que je puis l'être me désespère. Hélas ! mes craintes ne sont que trop fondées : bientôt vous n'en douterez point. J'étois, il y a

quelques heures, avec Madame de Céléria & sa fille : Eléonore, intime amie de Florizène, parloit, selon sa coutume, sans discontinuer, & sans que je l'écoutasse. Le nom de Stéphanie, en pénétrant mon cœur, ramene mon attention. Eléonore, dont je ne me pardonne point d'avoir pensé autrefois trop avantageusement, l'odieuse Eléonore loue sa figure, son esprit, son maintien & tous les charmes qu'elle possede, avec des restrictions ridicules. Madame de Céléria, toujours vraie, toujours adorable, sur-tout, (eh bien ! oui, j'en conviens) sur-tout depuis qu'elle connoît, & qu'elle aime l'être le plus charmant, le plus parfait qui soit sorti des mains de la Nature; Madame de Céléria, dis-je, confond Eléonore en peignant Stéphanie. Florizène se joint à sa mere ; le vieux Céléria lui-même en parle avec cet enthousiasme qu'elle inspire à tous ceux qui la voient : Eléonore, seule de son avis, finit par dire qu'en effet, à beaucoup d'égards, elle trouve Stéphanie *bien*, & même *très-bien*. Un tel éloge,

tant d'injustice, de prévention ou d'animosité m'indignerent & me révoltent encore. Figurez-vous, s'il est possible, la Beauté surpassant même les efforts de l'imagination, tout ce qui fait naître le délire, & tout ce qui lui en impose, la simplicité d'une Bergere, la taille d'une Nymphe, l'air d'une Divinité, les graces unies à la décence, à la noblesse, à ce charme touchant qui triomphe des mortels les plus insensibles, mille autres attraits que j'envie à tous les yeux; que je n'ose vous peindre, que je ne pourrois détailler à vous-même sans en devenir jaloux: elle seule enfin ignore ses avantages. A dix-sept ans, elle sait cultiver son esprit, sans chercher à le montrer. Sa conversation enchante, sa modestie & sa douceur attirent; sans se croire indulgente pour les autres, personne ne l'est autant, & il n'y a point de talens aimables qu'elle ne joigne à une figure & à une ame céleste. Jugez si je dus être furieux contre la détestable Eléonore! Florizène, quoiqu'en la désapprouvant, cherchoit en vain à l'excu-

ser. Au fond de mon cœur (& bien injustement sans doute) je l'accusois elle-même : je lui faisois un crime de ce que venoit de dire son amie. Mais combien la cruelle est vengée ! non : quelque mépris que j'aie pour sa façon de penser & de voir, quelqu'envieuse qu'elle puisse être, quelque aversion qu'elle m'inspire, elle n'auroit pas eu la barbarie d'enfoncer le poignard dans mon cœur, si elle y avoit lu le fatal secret qui n'est connu que de vous seul. Toutefois, en rougissant du dépit de se voir contrariée, elle m'assura que mes sentimens pour Florizène rendoient mon zèle admirable en proportion de son désintéressement; qu'elle voudroit seulement que l'objet m'en fût connu davantage, pour m'admirer encore plus; qu'elle voudroit surtout que l'opinion du public justifiât la mienne, & qu'il ne prêtât point à Stéphanie un peu trop de sensibilité pour sa gloire & l'honneur de ses apologistes. Un regard sévère de Madame de Céléria l'empêcha de poursuivre. Je ne sais ce que j'allois ré-

pondre, j'étois hors de moi. Stéphanie arriva dans cet instant : à son aspect, je ne songeai plus à Eléonore, à ses insinuations perfides, à ses imputations coupables ; mon cœur les rejettoit, je voyois Stéphanie, & ne voyois plus qu'elle. Le vieux Céléris lui fait des questions sur l'Angleterre, sur les personnes qu'il y connoît, sur les sociétés où elle y vivoit. Mon pére, reprend elle, une aïeule que j'adorois, que je pleure, & une amie digne de tout mon attachement, sont presque les seuls êtres que j'y aie distingués : j'évitois les autres. Cette amie ne s'appelloit-elle point Clarence, demande Florizène ? — Et qu'est-ce, s'il vous plaît, que cette Clarence ? Une des plus belles & des plus intéressantes personnes du monde, répond Stéphanie. La Marquise s'étonne de la curiosité de sa fille, & la trouve très-indiscrette. Le nom de Clarence rappelle au Marquis un Milord Clarence qu'il a vu autrefois. Comme il a le bon esprit d'aimer les Anglois, il fait l'éloge de ceux avec

qui il a été lié ; il nomme enfin Milord Rosémont, l'un des plus grands Seigneurs de l'Angleterre, & des plus aimables; jadis le plus riche, mais, par son inconduite, malheureux & ruiné. Stéphanie se trouble, & même, il me sembla que Madame de Céléria n'étoit pas tranquille. Le Marquis continue de désapprouver Rosémont, Stéphanie alors prend la parole, avec une vivacité, une action, une sorte d'attendrissement que mon cœur ne sut que trop bien interpréter. Hélas ! sans cette Eléonore, je n'aurois peut-être attribué qu'à la générosité seule, son empressement à justifier Rosémont. A l'entendre, les qualités que l'on aime, & toutes celles que l'on doit estimer, ce Milord les réunit : s'il eut des torts, il est digne de les réparer .... Vous connoissez donc infiniment Milord Rosemont, interrompt Eléonore. Stéphanie, embarrassée, tâche de se remettre : attentif à tous ses mouvemens, j'apperçois son embarras, & il redouble, lorsqu'elle ne peut plus douter que je n'en sois surpris,

Eléonore étoit triomphante. Un sourire échappe alors à Madame de Céléria, & je ne sais quel air d'intelligence entre elle & Stéphanie, achevent de me confirmer mon malheur. La Marquise possede sa confiance; & peut-être approuve-t-elle ses sentimens, Rosemont enfin est aimé; tout le prouve: jusqu'à ses égaremens le rendent plus cher. C'en est donc fait, mon sort est à jamais décidé! Quoi! l'amant qui l'adore, qui ne vit que pour elle, le seul peut-être digne de la toucher, ne lui inspirera jamais que de l'indifférence! un autre lui plaît!..., Elle seroit à lui!.... Un autre... O mon ami, épargnez-moi les reproches: je le sais trop; je les mérite tous. Ai-je sur son cœur quelques droits? ceux que mon amour me donne, elle doit les ignorer, en fut-elle instruite, y fut-elle insensible; je n'aurois pas même celui de me plaindre. Il faut perdre le souvenir de tant de charmes: je vais presser le jour qui doit m'unir à Florziène. Ce jour horrible, eh bien! il est devenu l'objet de mes vœux:

peut-être trouverai-je jusques dans les maux de l'himen, un appui contre l'amour ; en un mot, je suis déterminé : le devoir est mon seul refuge.... Malheureux ! que dis-je ? en est-il où l'on échappe à son cœur ? Que je le haïrois, ce Rosemont, s'il n'étoit pas infortuné : eh ! que sai-je ? peut-être seroit-il indifférent à Stéphanie même, sans la compassion, cette vertu si naturelle à son ame, & si bien faite pour elle.... Hélas ! en vain je voudrois m'abuser ; mon désespoir ne me laisse point d'incertitude. Soiez satisfait. Dans peu les nœuds de l'himen uniront à Florizène le sort déplorable de votre malheureux ami.

LETTRE XXII.

DE FLORIZÈNE A ÉLÉONORE.

VOUS n'imaginerez pas (je m'en flatte au moins) que votre découragement puisse me gagner ; mais il a droit de me surprendre. Comment est-il possible qu'un léger contre-tems suffise pour vous abattre ; que les obstacles vous intimident ou vous arrêtent ; qu'enfin vous soyez dans une telle dépendance des moindres événemens ? Eh ! quand il seroit vrai, comme vous le pensez, que notre conversation eût été entendue de Félici, soit qu'il sache ou qu'il ignore nos projets ; en supposant même qu'il cherche à les renverser, où voyez-vous la possibilité qu'il y réussisse ? Rien d'ailleurs ne me semble plus facile que de l'attirer dans notre parti, de lier ses intérêts aux nôtres, & de lui faire croire qu'il n'agit que pour les

ſiens. A quoi lui ſervira ſa longue expérience & ſa profonde étude dans l'art de feindre, ſi la nature nous en a plus appris? Je ne vous demande plus s'il aime. Il m'étoit eſſentiel de le pénétrer : j'en ai la certitude: c'eſt, en lui apprenant tout ce qui ſe paſſe dans ſon cœur, que je le forcerai de ſe réunir à nous. Je puis échouer, mais, ſeule dans l'univers, mais abandonnée de vous-même, je ne renoncerai pas, pour cela, au ſoin de ma vengeance. Mon ame ne connoît point la crainte : ſi vous lui êtes ſoumiſe plus qu'à l'amitié, où ſont donc les rapports entre vous & moi? Rapports que j'avois cru voir, qui fondoient notre liaiſon, ma confiance, la différence que je faiſois de vous au reſte de mon ſexe, qui ne ſait ſe rendre ſupérieur aux loix, aux préjugés ni aux revers, qui gémit de ſes entraves & les porte, de ce ſexe puſillanime, toujours opprimé, toujours par ſa faute; & qu'à ce titre, je ne plains ni n'eſtime. Je me rappelle, ainſi que vous, d'avoir entendu quelque bruit du boſquet où nous étions hier :

hier : les informations que vous avez prises, vous persuadent que ce ne pouvoit être que Félici ; &, selon vous, tout est perdu. Que diriez-vous donc, si je m'en applaudissois ? D'abord il n'a pas été question de lui ; & tant mieux pour le besoin que nous avons qu'il nous serve. Peut-être ne se croiroit-il point un rival tel que Ximenès ? Il lui importe d'éloigner Stéphanie de la maison où nécessairement elle le voit sans cesse ; & je ne doute point qu'il ne me seconde. J'aimerois mieux, j'en conviens, qu'il ne sût point ce que nous méditons contre Sidley. Adorateur de la fille, il seroit l'appui du pere ; mais nous en serons quittes pour lui promettre ce qu'il voudra ; & bientôt, si elle rejette ses vœux (je le connois) il en deviendra le persécuteur. Je le presserai de se déclarer pour qu'il soit plutôt leur ennemi ; enfin, s'il ne m'appuyoit pas selon mon attente, malgré sa toute-puissance, je ferai parvenir, sans qu'il puisse m'en empêcher, tous les avis les plus propres à l'exécution de mes projets,

Je n'entends rien à vos alarmes : le ſuccès de nos premieres tentatives a ſurpaſſé mon eſpoir. Déjà Fernand eſt jaloux : en inſinuant que Stéphanie avoit beaucoup trop de ſenſibilité, nous lui avons fait entrevoir que ce certain Milord Roſemont qui ne place pas mieux ſon cœur qu'il n'a régi ſa fortune, intéreſſe vivement l'Angloiſe. Déjà il évite de la voir, & preſſe mes parens pour fixer le jour qui doit nous unir ; déjà Madame de Céléria, à qui mon pere, d'après ce que vous lui avez dit, aura reproché, ſans doute, de négliger ſa fille, a eu, avec moi, un épanchement d'ame qui m'a touché moins qu'elle. L'éloge de Stéphanie, confondu avec le mien, m'a diſpenſé de la reconnoiſſance ; & je ſuis plus que quitte envers la Marquiſe, puiſque j'ai répondu à ſes careſſes. Cependant on me croit enchantée de Stéphanie, & nous n'avons rien concerté qui n'ait eu ſon effet. Raſſurez-vous donc, ma chere Eléonore. Ne vous faites point une peine de l'éloignement que vous marque Ximénès, depuis que vous

lui avez peint, sans la flatter, l'idole qu'il encense. Avant de la connoître, il vous trouvoit fort jolie, très-aimable; il étoit juste, & il le redeviendra, quand nous serons parvenues à le désabuser. Je parlerai à Félici dès que je trouverai un moment favorable, & je l'attendrai peu; je saurai le faire naître. Sur-tout je vous exhorte à vous défaire d'une foule de petites appréhensions qui livreroient vos jours à des incertitudes & des inconséquences continuelles. Je sais haïr, autant que je sais vous aimer: ayez, s'il vous plaît, la même stabilité, le même courage, & les mêmes sentimens. Adieu.

LETTRE XXIII.

DE STÉPHANIE A CLARENCE.

Oui, oui, ma chere Clarence, vous lirez toujours dans mon ame. Votre amitié, mes ſentimens, tout vous répond de ma confiance, & m'eſt garant de votre diſcrétion : mais, combien cette même amitié vous abuſe ? Si j'ai des droits aux prédilections du ſort, ce ſont vos vœux qui me les donnent ; & pour moi, je me trouve loin de borner les miens, quand je ne deſire que le bonheur de ceux que j'aime : il ſuffit à mon cœur. Eh ! pourquoi me parlez-vous d'hymen & d'amour ? Dans ma poſition actuelle, l'un & l'autre me ſont étrangers. Moi, heureuſe par eux ! moi ! ah ! Clarence ! vous oubliez donc à quel point vous me vîtes redouter un époux ! tous faiſoient naître mon effroi, avant

même d'avoir à objecter (pour n'en accepter aucun) la privation de cette opulence & de ce faste que je ne veux devoir à personne. La médiocrité de ma fortune n'a point changé mon cœur ; chaque jour il s'affermit dans la résolution de se garder à vous, à un pere, à tous les sentimens auxquels il se doit. S'ils font couler mes larmes, ce sera, du moins, sans remords, sans honte, sans ces combats douloureux, dont la Marquise, j'en suis certaine, auroit fait passer le trouble dans votre ame, si elle vous avoit peint, comme à moi, ce qu'elle a ressenti. O ma chere Clarence ! votre sécurité m'étonne; & les inquiétudes de Madame de Norsey me surprennent. Vous me croyez inaccessible à toute impression qui pourroit faire mon malheur. Je le crois aussi; je le souhaite, je m'en flatte : mais en répondre, me paroîtroit aussi déraisonnable qu'il l'est peut-être à votre charmante amie, de me trouver en danger, par la seule raison que j'habite l'Espagne. Rien de ce qu'elle imagine n'est à craindre

pour mon repos. S'il existe en ces lieux des êtres redoutables; si l'on y rend des soins tendres, empressés, touchans, ce n'est pas à moi qu'ils s'adressent. Deux amans, dignes, sans doute, l'un de l'autre, & prêts d'être unis, voilà ce qui frappe mes yeux, ce que je vois à toutes les heures, à tous les instans du jour. J'ignore pourquoi je ne serois pas tranquille: en un mot, quoique Fernand paroisse aimer Mademoiselle de Céléria, plus encore qu'il ne faisoit, je puis être aussi calme au milieu de leurs amours, que je le serois, sans doute, parmi les légers concitoyens de Madame de Norsey. Ses alarmes si précieuses pour moi, par leur motif, ne sont donc nullement fondées. Je vous prie de l'en assurer; mais plutôt, ne lui dites rien. Je vais lui répondre (*), la remercier, la contrarier peut-être; & elle n'en aura que plus de charmes. Vous ne sauriez croire à quel

(*) Cette Lettre ne s'est point trouvée parmi celles contenues dans ce Recueil.

point Florizène est curieuse de savoir qui vous êtes ? Une de ses parentes qui ne fait grace à qui que ce soit, des détails de la passion de Fernand pour Mademoiselle de Céléria ; ni de l'éloge de Félici dont elle est niéce ; cette jeune personne qu'on appelle Eléonore, m'a fait, sur votre compte, des questions incroyables. Milord Rosemont, qu'assurément elle est loin de croire l'auteur de ma naissance, l'occupe aussi beaucoup : elle est souvent tentée de le désapprouver. Vous jugez si mon cœur s'y oppose, & si Madame de Céléria se joint à moi ! Toutefois, & vous en serez surprise, Fernand, son libérateur, (qui croit n'être que celui de Sidley) Fernand, le plus généreux des hommes, eh ! bien, je m'apperçois avec peine qu'il souffre & qu'il se contraint, lorsque Madame de Céléria & moi, nous nous réunissons pour le justifier. Concevez-vous cette excessive austérité de mœurs ? Est-elle donc faite pour un aussi beau caractere que le sien ? Ceux dont les torts sont rachetés par des vertus, ont des droits

à l'eſtime, à l'intérêt. Je lui *dirois* même que l'indulgence eſt le devoir, &, plus encore, l'attrait d'une ame noble, ſi, depuis quelque tems, il n'évitoit les occaſions de me parler. Ainſi, je me borne à louer, en ſa préſence, la ſenſibilité que marque Félici, lorſqu'il eſt queſtion des malheurs du pere le plus aimé; &, à mes yeux, le plus digne de l'être. O mon amie, comment ſe peut-il que Félici ſoit plus porté à plaindre quelques erreurs vivement ſenties & cruellement expiées, que Fernand ? Et d'où vient ſuis-je ſi prévenue contre l'un, qu'il me ſoit pénible d'être dans le cas de faire à l'autre un pareil reproche ? Adieu, adieu, ma chere Clarence. Votre procès m'inquiéte, votre abſence & celle de mon pere me ſont inſupportables. Incertaine de ſon ſort, je ſens que mon bonheur n'eſt point tel que je me plaiſois à le croire. La joie ſi pure & ſi vraie, de ce qu'il m'étoit rendu, me faiſoit illuſion ſur tout le reſte. Mes craintes renaiſſent, ma ſécurité s'évanouit, & je m'étonne d'avoir pu me trouver ſi heureuſe !

LETTRE XXIV.

DE LA MÊME A LA MÊME.

O Clarence ! quelle étoit mon erreur ! connoissez mes regrets & mon injustice. Je ne puis vous désabuser trop tôt. Vous avez dû croire Fernand peu sensible aux peines, au repentir, aux vertus de Milord Rosemont, le désapprouvant jusqu'à la rigueur, ne pouvant souffrir qu'on l'excusât, très-loin sur-tout de chercher à le servir. C'est ainsi que je vous ai peint celui qui mérite mon estime, ma reconnoissance ; & sachez tout ce qui aggrave mes torts. Sachez que l'Espagne entiere l'admire ; que l'on n'entend que son éloge ; que l'on ne voit, en lui, rien qui ne justifie l'enthousiasme ; & moi, moi seule, j'ai pu le juger si mal ! devois-je donc interpréter, contre lui, son silence ? Ah ! Dieu ! & ce fut le

prix de ses bienfaits! Rendre un pere à Stéphanie, les sauver avant de les connoître, se déclarer leur protecteur, s'oublier lui-même, s'exposer pour eux, conserver leurs jours; &, ce qui est bien plus encore, ressentir leurs tourmens, telle a été sa conduite: & toutefois, après tant de marques de générosité, d'intérêt, de grandeur d'ame, après tant d'obligations, quelle en a été la récompense? Un soupçon outrageant. Et je l'ai fait passer dans votre ame! & la mienne, une seule fois, coupable d'ingratitude, l'a été envers lui! tout m'accuse, oui, tout. Déjà vous en êtes sûre; &, s'il vous en falloit de nouvelles preuves, je vais vous les donner. Dona Almanza, de qui je les tiens, étoit avec moi, il n'y a que très-peu d'instans. Je lui faisois part, comme à vous, du sérieux inconcevable de Fernand, chaque fois qu'Eléonore prononçoit le nom de mon pere, c'est-à-dire, celui sous lequel on le croit étranger à Stéphanie, celui, en un mot, de Rosemont. Je disois à

Dona Almanza, ce que je vous ai mandé; & voici ce que j'en ai appris (*).

Un Négociant Espagnol, correspondant de presque toute l'Angleterre, & ami intime de Don Almanza, l'avoit beaucoup questionné sur les lieux qu'habitoit Rosemont. Il ignoroit qu'il étoit le même que Sidley, ainsi que tous ceux qui l'avoient vu en Espagne. Il ne soupçonnoit pas même ce secret : mais, sachant que son ami connoissoit parfaitement l'Angleterre, il pensoit que lui seul pouvoit l'informer de ce qu'il desiroit savoir. Don Almanza ne répondit à ses demandes, qu'en l'assurant que Milord Rosemont avoit disparu, & que toutes les lettres, qui arrivoient de Londres, lui en confirmoient la nouvelle : mais, comme Almanza l'interrogeoit vivement

(*) Dona Almanza étoit avec Stéphanie & Madame de Céléria, lorsqu'elles apprirent que Sidley existoit. C'est une faute de l'Imprimeur, d'avoir alors supprimé le nom de Dona Almanza.

ſur les motifs qui le rendoient ſi curieux d'inſtructions, au ſujet de Milord. C'eſt, lui répondit-il, que je ſuis chargé de lui faire une reſtitution conſidérable, de la part d'un anonyme. Enfin, leur converſation tomba ſur Don Fernand Ximénès ; & le Négociant, alors, en fit l'éloge avec une chaleur & un attendriſſement qui l'amenerent, malgré les défenſes qu'il en avoit reçues, à confier à ſon ami, que la prétendue reſtitution dépoſée entre ſes mains, & deſtinée à Milord Roſemont, lui avoit été remiſe par Ximénès ; qu'il avoit même évité de ſe découvrir à lui, ſe contentant de lui recommander de n'épargner nuls ſoins, nulles démarches, aucunes tentatives, pour qu'un bien qui appartenoit à Milord Roſemont, lui parvînt, ſans que jamais il sût par quelle voie. Jugez des tranſports d'Almanza, qui, ſous cette feinte reſtitution, démêla bientôt la délicateſſe du bienfait ! Concevez ce que je devins, en l'apprenant : ah ! mon amie ! que Madame de Norſey ne diſe plus, & ſur-tout, qu'elle ne penſe jamais qu'il n'exiſte

qu'un ſeul homme digne d'être excepté de ſon ſexe, & diſtingué par le nôtre ! Fernand a tant de vertus, que ſes titres, ſon eſprit, & les agrémens de ſa figure diſparoiſſent devant elles. Comment donc ſe peut-il que Mademoiſelle de Céléria ne s'entretienne jamais que de ſon crédit, des richeſſes qu'il poſſede, des honneurs auxquels il eſt fait pour parvenir, & de l'éclat emprunté qui l'environne; tandis que, fût-il ſans fortune, ſans naiſſance, n'eût-il à lui offrir d'autre bien que ſon cœur, d'autre conſidération que celle qui tient à ſa perſonne, unie à lui, elle auroit tout. O ma chere Clarence ! ainſi que vous & Madame de Norſey, deviendrois-je injuſte envers Florizène ? Elle eſt adorée de Fernand : quel éloge peut égaler celui-là ? Vous voulez cependant que je ſois en garde contr'elle & Félici ! je n'y ſuis que trop portée. Ne confirmez pas, en moi, un ſentiment que je combattis ſans ceſſe. Il faut bien vous le dire : les aſſiduités de Félici, chez Madame de Céléria, me ſont preſque

aussi désagréables, que si j'en étois l'objet: j'espere que je n'y ai nulle part. Ce n'est, sans doute, qu'un effet de mon malheur, s'il s'attache à me suivre; mais, combien il m'en coûte, pour supporter sa présence; & sur-tout, depuis que j'ai fait à Fernand, si supérieur à lui, l'injure de le croire moins généreux. Je ne puis me pardonner ce que m'inspire Florizène : ce n'est jamais qu'avec le secours de la réflexion, que je pense du bien d'elle. Quoi! malgré ma tendresse pour Madame de Céléria, j'ai peine à aimer sa fille!...... Hélas! mes chagrins auroient-ils changé mon caractere? La Marquise me fait prier de passer dans son appartement: bientôt je reviendrai à vous.

. . . .

C'étoit, pour me faire part, que le mariage de Florizène est fixé; qu'avant trois jours, elle sera, pour jamais, la compagne, la maîtresse.... Hélas! & que ne puis-je dire, le bonheur de Fernand? C'étoit pour m'entretenir de sa joie, que Madame de

Céléria me demandoit. Sa fille, triomphante, enchantée, étoit près d'elle. L'approche de l'heure redoutable, où elle va contracter un engagement, que la mort seule pourra rompre, sembloit ne mêler aucune crainte à sa félicité, quoi! pas même l'effroi de survivre à celui qui lui est cher, ou à la perte de son cœur! Pour moi, je l'avoue, tout ce qui intéresse la Marquise, a des droits sur le mien; sa satisfaction me touche. Mais, la seule idée d'un lien, qu'on ne peut briser jamais, dût-il vous accabler de douleurs, cette idée affreuse me causoit un saisissement, qui m'étonnoit moi-même. Puisse, ô Ciel! puisse Fernand être toujours heureux! Eh! peut-on en être plus digne? Je ne puis vous dire le trouble & la tristesse où m'a laissée l'air sombre, & presque le désespoir, avec lequel il a reçu le compliment que je viens de lui faire. Il étoit près d'entrer chez Madame de Céléria, lorsque j'en suis sortie: en me voyant, il a hésité, frémi; j'ai frémi moi-même, j'ai craint qu'il ne lui fût arrivé quelque

malheur. Enfin, il m'a préſenté une main tremblante; je n'oſois l'accepter, ni la refuſer. Croyez, lui ai-je dit, que la nouvelle que j'apprends, dès qu'elle comble les vœux de mon libérateur, ſatisfait les miens, & que je ſouhaite ardemment qu'il ſoit le plus heureux des hommes. Moi, s'écrie-t-il! moi!... Ah! Miſſ, Miſſ, dans l'univers entier, il n'exiſte qu'un ſeul mortel, auſſi fortuné, que je ſuis miſérable. Vous, Fernand, ai-je interrompu avec le plus vif effroi! Ah! Dieu! quelle peine peut donc être la vôtre? Vous aimez, & ſûrement vous l'êtes. Je le ſuis, m'a-t-il répondu, avec une ſorte d'égarement; je le ſuis!... Eléonore alors a paru: il s'eſt éloigné; & moi, avant de pouvoir reprendre ma lettre, je ſuis reſtée quelques momens immobile, ne pouvant ni concevoir ce que je venois d'entendre, ni me remettre de l'agitation qui en devoit être la ſuite. Il ſe pourroit que Florizène ne l'aimât point!... Que ſon affliction m'eſt douloureuſe! Quel eſt donc ce mortel, dont il envie le ſort? Ah!

Fernand, Fernand! qui pourra prétendre au bonheur, si vous êtes infortuné? Non: il n'est pas possible que vos sentimens soient payés d'ingratitude: c'est l'excès de votre amour qui vous abuse; & Florizène, moins sensible que vous peut-être, le deviendra autant, puisqu'elle va vous appartenir. Adieu, mon amie; je n'ai pas la force de m'entretenir plus long-tems, même avec vous.

LETTRE XXV.

DE DON FERNAND

A DON LOPE.

FRÉMISSEZ.... mon malheur est au comble; vos conseils m'ont perdu. Je vais prononcer le serment le plus coupable, puisque mon cœur l'abhorre. Non, Ximénès, jadis votre ami, & qui en fut digne, n'est plus, hélas! qu'un insensé, que ses promesses désesperent, à qui tout est odieux, qui vous connoît à peine, qui ne

ſe connoît plus, détaché de la vie, de l'amour, de l'amitié, de la gloire, de vous, de Stéphanie même.... De Stéphanie! ah! malheureux! que dis-je? par-delà le trépas, ſeul bien que j'attends, mon amour ſubſiſtera; elle en ſera pourſuivie. Je ſerai vengé de ſon indifférence pour moi, de ſes ſentimens pour un autre. Cet autre n'aura point mon idolâtrie; elle ne ſera point heureuſe..... Barbare Ximénès! tu peux ſoutenir cette penſée? Stéphanie! être céleſte; j'ai dû vous adorer, & non, me flatter d'aucun eſpoir. Mais, puiſque votre cœur ne peut être à moi, du moins, hélas! du moins, ne ſoyez pas aſſez cruelle, pour me parler de bonheur. Je le ſens; ſa généroſité me tue. Depuis quelques mots qui me ſont échappés, dans un moment où je n'étois plus à moi; quoiqu'elle ait attribué à Florizène le trouble où elle m'a vu, mes malheurs, dont elle ignore l'excès & la cauſe, paroiſſent la toucher. Eh! que ne m'accable-t-elle plutôt de ſa haine! Ce ſeroit abréger mes tourmens. Demain, demain,

eſt le jour fatal; demain, je ſerai à Florizène. Stéphanie, elle ſeule, me livre aux horreurs d'un tel ſupplice!.... Jamais je n'euſſe conſenti à cet engagement, ſi ſon cœur n'eût été qu'inſenſible. Ai-je pu m'y réſoudre, le ſolliciter, le vouloir! Qu'ai-je fait?... Adieu, Don Lope, je ſuis & je ſerai le plus infortuné des hommes.

P. S. Je ne vous recommande point de cacher à l'Univers ce que je ſouffre, & même au vertueux Almanza qui part pour la Caſtille, & qui veut vous remettre ma lettre. Hélas! quand vous la recevrez..... Adieu, adieu.

SUPPLÉMENT AUX POÉSIES.

LA NATURE SAUVAGE
ET LA NATURE CULTIVÉE,
ODE. (*)

AVANT que l'homme ſur la terre
Eût porté des yeux créateurs,
Son globe inculte & ſolitaire
N'offroit que de vaſtes horreurs :
Des forêts chauves & mourantes,
Des rocs tombans, des eaux ſtagnantes,
Des troncs briſés, des monts fumans...
Dans l'effroi de ce deuil immenſe
La mort ſeule erroit en ſilence
Parmi les ravages du tems.

(*) Cette Ode m'a paru ſi belle ; que je me hâte de l'offrir à mes Lecteurs. Depuis celle de M. Le Franc, ſur la mort de Rouſſeau, il n'a rien paru, ce me ſemble, dans le genre lyrique, qu'on puiſſe comparer à cette production, où des idées fortes ſont rendues par des images ſublimes, & dans laquelle la grandeur du deſſin eſt encore ſurpaſſée par la richeſſe de l'exécution : elle préſente même des traits de cette ſenſibilité précieuſe qui manquoit aux chants de notre Orphée. Enfin on y admire preſque par-tout l'accord ſi rare de l'ame & du génie. Qu'il eſt doux d'avoir à louer de pareils ouvrages !

O toi qui, portant l'épouvante
Dans tous les lieux où tu parois,
Ravis la pâture vivante
Des cruels hôtes des forêts;
Quelle est cette enveloppe épaisse
Qui te défigure & t'abaisse
Au-dessous des ours dévorans,
Et, voilant ton grand caractere
Fait du bienfaiteur de la terre
Le plus affreux de ses tyrans?

A ce bloc informe & rebelle,
Un prompt ressort donnant le jeu,
Y développe l'étincelle
Qu'y lança le regard d'un dieu:
L'homme en jaillit, ce Dieu l'agite,
Son cœur s'ouvre, son sein palpite,
Son front superbe est éclairci;
La bienveillance y peint ses charmes,
Sous l'humide voile des larmes
Son œil farouche est adouci.

TAYLOR INST. OXFORD

Ainsi l'ébauche diligente
Du mâle crayon du poussin,
Sous une couleur indigente
Ne montre encor qu'un grand dessin :
Par degrés l'accord se dévoile,
Un soufle qui parcourt la toile
Y répand un feu créateur ;
La touche ardente qui s'enflamme
Aux traits muets imprime une ame,
L'ouvrage étonne son auteur.

Chênes antiques du Riphée !
Vous vîtes ce prodige heureux,
Quand le Thrace aux accens d'Orphée
Quitta vos dômes ténébreux.
A ta voix, divine éloquence,
Des mœurs, des arts, de l'abondance,
L'homme a vu les trésors ouverts ;
Ta chaleur lui rend tout possible,
Et, du moment qu'il est sensible,
Seul il émeut tout l'univers.

O Nature! voici ton maître :
Terre! Elémens! obéissez ;
Germes nouveaux! recevez l'être :
Voiles épais! disparoissez.
Il dit ; & l'antique nature,
Dans sa profonde sépulture,
Tressaille à ce cri souverain ;
Elle s'éleve triomphante ;
Une flamme active & puissante
A coulé dans son vaste sein.

La forêt gémit & recule,
Le sep monte sur les côteaux ;
L'herbe s'étend, l'onde circule,
Le marais fuit sous les roseaux ;
Le fier lion perd son empire,
Epouvanté, l'ours se retire
Dans les rochers inhabités ;
Et vers les cavernes profondes,
On voit les reptiles immondes
S'enfuir à nœuds précipités.

Tels, parmi des cyprès funebres,
Et d'une froide horreur émus,
Les voyageurs, dans les ténebres,
Traversoient les forêts d'Hémus ;
Tels, sortant de ces noirs dédales,
Ils s'élançoient, tremblans & pales,
Saluant les tours de Tempé ;
Ainsi j'embrasse le rivage
Où m'a précipité l'orage
Dont le péril est dissipé.

Ô terre nouvelle & chérie !
Jeune verdure ! utile émail !
Nouvel éden que l'industrie
A reconquis par le travail !
Salut ! salut, vive lumiere,
Toits de fleurs, paisible chaumiere,
Source pure, fleuve argenté,
Bocage où la fraicheur repose,
Où, parmi des berceaux de rose,
Sourit la tendre volupté !

AUX

Aux ſoins ſi doux de la culture,
Quel plus doux charme s'uniſſoit !
L'homme alors chantoit la nature,
Lorſque ſa main l'embelliſſoit :
Je le vois, dans la greffe heureuſe
Epanchant la ſeve amoureuſe,
Enfler l'or des fruis éclatans,
Marier mille fleurs entr'elles,
Et de mille eſpeces nouvelles,
Couronner le front du printems.

Autour de ſon toit ſolitaire,
Les fiers taureaux multipliés,
Devant ce maître de la terre,
Baiſſent leurs fronts humiliés.
La faux dépouille la prairie,
L'aire gémit, la meule crie,
La roue enleve les moiſſons.
Si les autans lui font la guerre,
L'homme allume au feu du tonnerre,
Le feu qu'il oppoſe aux glaçons.

LA parole peinte ou tracée
Dans les dépôts du souvenir,
Immortalise la pensée
Et la transmet à l'avenir.
Le tems fuit ; mais une main sûre
L'atteint, l'enchaîne, le mesure,
Et regle ses pas inégaux.
L'œil armé des foyers du verre,
Voit un atome sur la terre,
Et dans les cieux des cieux nouveaux.

SOUS les profondeurs de la roche,
Le flot comprimé va rugir ;
Par un canal qui les rapproche,
Les deux mers s'entendent mugir.
Frappé d'un faisceau de lumiere,
Le diamant vole en poussiere,
L'or en vapeurs se convertit.
L'homme a parlé, la foudre expire,
Elle suit un fil qui l'attire
Dans l'abîme qui l'engloutit.

DÉSIR dévorant de connoître!
L'homme eſt un dieu par tes tranſports:
Des élémens il ſe rend maître,
Tout cede à ſes bouillans efforts.
Des vaſtes ailes du commerce,
Il bat l'Océan qu'il traverſe,
Lit au ciel les chemins des eaux;
Et, pénétrant la terre obſcure,
Dans l'attelier de la nature,
Surprend le ſecret des métaux.

SON génie a de ſes barrieres
Briſé l'importune priſon;
Il court, il vole, & ſes lumieres
Ont l'univers pour horiſon.
Brûlant du feu de la penſée,
Dans les cieux ſon ame élancée
Va ſaiſir les plus grands objets;
Il embraſſe, en ſon vol immenſe,
Le paſſé par l'expérience,
Et l'avenir par ſes projets.

Par M. le Baron DE TSCHOUDI.

A M. DE SARTINE,

Sur le rétablissement de la Marine.

DEPUIS que le Trident, ce levier des deux
mondes,
Aux bouts de l'univers fit respecter les lis,
Qui ne connoît pas sur les ondes
Les immortels lauriers que nous avions cueillis ?
Sur le rivage de l'Afrique,
Le Croissant Barbaresque, ensanglanté deux fois,
Le Lion d'Iberie & le Lion Belgique
Rugissant sous nos coups & cédant à nos loix,
La chûte des remparts de Gêne
Et du marbre de ses palais,
Sous le tonnerre des Français,
Devant les pouppes de Duquêne,
Et Dugué-Troüin, & Jeanbart,
Embrasant des flotes rivales,
Le front même du Léopard
Sillonné vers Dublin par nos foudres navales ?

Devant la Hogue enfin, si de cruels retours
Fanerent ces moissons de palmes triomphales,
Madrass & Minorque, en nos jours,
Par leur défense illustre, augmentant notre gloire,
Ont vû de leurs forts consternés,
Nos escadres & la victoire
Entrer dans leurs ports étonnés.

O fortune ! tu te signales
En abaissant, par intervalles,
Les peuples même les plus fiers.
En différens climats, que d'attaques fatales
Flétrirent de nouveau nos couronnes rostrales !
Que de cyprès attestoient nos revers !
En vain le zele de nos villes
Avoit prodigué les trésors
Pour reconstruire sur nos bords
D'autres citadelles mobiles.
Ces vaisseaux, masses inutiles,
Sous la lime du temps périssoient dans nos ports :
L'art des Forbins & des Tourvilles
N'aiguillonnoit plus nos efforts.
Dans nos chantiers la hache oisive
N'osoit y façonner les pins,
Devant la puissance attentive
De nos ambitieux voisins.
Presque endormis sur nos destins,
Et, de la défiance, embrassant les fantômes,
Nous avions laissé voir à l'Insulaire ardent
L'emblême de ses trois royaumes,
Dans les trois pointes du Trident.

Le moment est venu : tu saisis cet instant,
Sartine, & des esprits tu ranimes la Seve.
Un corps nouveau d'édifices flotans
A ta voix, sur nos bords, magiquement s'acheve ;
Pour nous, sur les deux mers, un plus beau jour se leve ;

Et nos vaiſſeaux indépendans,
Vogueront déſormais ſous d'autres Miltiades,
Et ne pourront plus, dans nos rades,
Etre enchaînés que par les vents.

Où ſont ces vains eſprits, dont l'indiſcrete audace
Prétendoit qu'à ce poſte où l'on te voit monté,
La voile d'un vaiſſeau devroit t'avoir porté?
Le Sage eſt ce qu'il veut, & s'inſtruit par ſa place.
Tel fut le grand Colbert. A ce ſublime emploi,
D'une autre ſphere élevé comme toi,
Toujours égal à ſa fortune,
Il ſoutint, d'un bras éprouvé,
Le fardeau qu'une main commune
Auroit à peine ſoulevé.

Toi qui, du code maritime,
Viens d'effacer, par d'heureux changemens,
La rouille que le tems imprime
Aux plus utiles monumens:
C'eſt ſur l'autel de la Patrie,
Qu'inhabile à la flatterie,
Je te préſente un pur encens.
Un autre, en un plus long ouvrage,
Errant de rivage en rivage,
Eût chanté, de nos ports, les honneurs renaiſſans,
Eût couronné de fleurs l'ancre de l'eſpérance,
Eût peint la liberté, le front ceint de lauriers,
Attachant de ſes mains la corne d'abondance,
Aux pouppes des vaiſſeaux guerriers:

Moi, présageant les jours propices,
Qu'amenent de tes soins les prudentes prémices,
J'ai craint de retarder tes travaux vigilans;
Et j'ai mesuré mes accens,
Non sur le prix de tes services,
Mais sur celui de tes momens.

Puisse, de la paix florissante
Les rameaux être conservés,
Sous la sauvegarde imposante,
De nos pavillons relevés!
Puisse, l'heureux Trident, où notre espoir se fonde,
Ne jamais faire ombrage aux peuples inquiets,
Et devenir plutôt, sur les plaines de l'Onde,
Un contre-poids, qu'un sceptre en la main des
François!

Par M. LE MIERRE.

VERS

Inſcrits dans un jardin, ſur une eſpece de petit Mauſolée.

REPROCHE ALLÉGORIQUE,

A une Maîtreſſe infidelle.

Ce n'eſt point une froide cendre,
Qui repoſe ſous ces cyprès :
Hélas ! pour un uſage auſſi triſte, & plus tendre,
Je viens de les planter exprès.

Je veux, dans ce ſombre bocage,
Que ce lugubre monument
Me rappelle à chaque moment,
Le ſouvenir d'une volage....
Elle eſt morte pour ſon amant.

LETTRE

A l'Auteur de ces Mélanges.

Je suis né sans fortune, &, comme de raison, j'ai intrigué, tout autant qu'il le falloit, pour m'en faire une, sans donner prise sur moi, même aux gens dont je faisois semblant de dépendre. A travers toutes mes démarches, d'autant plus adroites, que j'affectois d'y mettre une sorte de nonchalance, j'avois grand soin de maintenir tous ceux dont je m'appuyois, dans l'opinion que je voulois qu'ils eussent de mon caractere, & de mes principes; car je ne connois rien de pis, que d'être dédaigné par les sots dont on a besoin. L'égoïsme, dans mon sens, mene nécessairement à la considération. Comme c'est un mal d'en être privé, & que toute espece de mal m'est insupportable, je n'ai eu garde de rien faire, qui endommageât cette partie précieuse de mon existence. D'après cette opinion, on

se doutera bien que je n'ai jamais rampé. Tout mortel qui rampe, s'il n'est pas le plus stupide des hommes, est sûrement le plus malheureux. Souvent j'ai tourné les choses de maniere que ceux à qui je devois tout, même en m'accordant, croyoient encore m'avoir obligation. On fait des hommes ce qu'on veut, & il faut vouloir en faire tout ce qui est utile à notre tranquillité.

Je ne hais point, parce que la haine est un tourment; j'aime peu, parce que l'amour en est un autre. Les états violens ne me vont pas; j'ai des amis, mais je n'y crois point. Je ne fais rien pour les perdre, je ne ferois pas grand chose pour les conserver. Une grande connoissance du cœur humain m'a mis à l'abri de la prévention, de l'enthousiasme & des méprises. Quant aux amitiés, elles ressemblent aux beaux jours. Le moindre coup de vent les obscurcit. Il faut s'attendre à l'orage, & profiter de la sérénité. Je suis honnête par un bel & bon retour sur moi-même. Ai-

mer la vertu pour elle, feroit duperie dans ce fiécle; mais c'eft philofophie que de l'aimer pour foi, & je me pique d'être Philofophe.

Dans les pertes qui m'arrivent, & qui ne regardent ni mon état, ni ma fortune, je ne fuis pas autrement fenfible à la douleur; mais je fuis attentif à toutes les bienféances qui en tiennent lieu. Ce n'eft point par fauffeté, ce n'eft point par hypocrifie, c'eft par amour de moi, & pour que les autres n'aient rien à dire.

Tel qui jouit de l'eftime publique, qui parvient aux places, aux honneurs, qui paffe même pour un citoyen zélé, n'eft qu'un égoïfte plus intelligent qu'un autre. Les hommes font méchans, il faut s'en garantir, ils font crédules, il eft bon quelquefois de les tromper, il n'eft défendu que de leur nuire. Ce n'eft qu'à la derniere extrémité qu'il faut s'y réfoudre; c'eft-à-dire, quand notre bien-être ne peut exifter que par la ceffation du leur. Alors une

voix impérieuſe s'éleve, & crie à tout être ſocial : *Fais ton bien.*

C'eſt pourtant un genre d'égoïſme très-ſatisfaiſant que d'être bien avec ſoi-même ; c'eſt le mien. Je ne pourrois pas ſouffrir d'avoir un remord, je ne veux que des jouiſſances, & il les empoiſonne toutes. Une végétation douce, une fin paiſible, voilà tout le ſecret de la ſageſſe, de celle au moins qui eſt à notre portée ; l'autre débite des mots, s'amuſe aux petites jouiſſances de l'orgueil, & ne nous avance point d'un pas vers le bonheur. J'exiſte, c'eſt l'affaire de la Nature ; la mienne c'eſt d'être heureux, je le ſuis, & je crois atteindre à la perfection.

Adieu, Monſieur, je ne ſuis, qu'autant que vous pourrez me procurer une ſatisfaction quelconque,

Votre, *&c.*

Nota. Je ne ſigne point, parce que je ne veux être inquiété ni compromis, en cas que l'on me contrediſe. J'aimerois mieux avoir tort toute ma vie, que de me déranger une minute, pour avoir raiſon.

NOTICE.

EXTRAIT D'UN ELOGE DE COLBERT (*).

PREMIERE PARTIE.

Colbert, avant son avénement au Ministere.

Que font à d'illustres cendres quelques fleurs de plus, semées sur la tombe où elles

(*) Nous regrettons beaucoup que le genre de ce Journal ne nous permette de donner que par extrait un ouvrage dont nous devons la communication à l'amitié. Nos regrets augmentent en songeant que les morceaux les plus estimables de cet éloge sont précisément ceux que nous ne pouvons insérer ici ; l'éloquence n'empêcheroit pas d'y rendre déplacées des discussions fines & profondes à la fois sur l'administration des finances, la marine, la politique & le commerce. Non seulement ces objets sont traités en grand dans le cours de l'éloge de Colbert, dont nous allons offrir quelques fragmens ; mais ces objets se sont étendus dans les mains de l'Auteur par les recherches les plus suivies & la découverte des manuscrits les plus précieux. De ce

reposent? Qu'ajouter à l'éloge d'un homme, surnommé *Grand* par ses compatriotes?

Quand le temple des Muses s'ouvre en l'honneur du Ministre qui les protegea, quand les Chefs de la Littérature appellent au concours pour louer Colbert, heureux l'Orateur qui, par les charmes de l'éloquence, parviendra à familiariser les esprits avec les objets graves qu'il faut approfondir dans cet éloge, & qu'il importe vrai-

travail ont résulté des notes intéressantes, formant aujourd'hui un tout considérable & fait pour jetter un jour nouveau & plus vrai sur l'Histoire du siecle de Louis XIV. Il seroit à souhaiter que les occupations de devoir permissent enfin à l'Auteur de livrer sérieusement à l'impression un travail de cette importance.

Nous nous contenterons d'en extraire ici les morceaux qui tiennent aux arts, à la morale; en un mot, d'un intérêt, que tout le monde puisse partager. Nous avons seulement observé d'établir dans ces fragmens l'ordre le plus propre à faire moins sentir leur interruption.

Cet éloge fut destiné dans le temps au concours de l'Académie; mais personne n'a, plus franchement que l'Auteur, décerné la couronne à celui qui l'a remportée. C'est au même homme qu'il étoit réservé de louer & d'imiter le plus dignement Colbert.

ment de connoître pour le bonheur des peuples! . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . la Champagne s'enorgueillit d'avoir nourri l'enfance de Colbert. Ces premieres années de la jeunesse que tant d'hommes payent en tribut aux égaremens des passions, au tumulte d'une dissipation oisive, qui souvent prépare l'ennui du reste des jours; ces belles années de sa vie qu'il semble que l'on pourroit abandonner sans remords à la distraction des plaisirs, Colbert, pressentant ce qu'il devoit être, les consacra à parcourir les Provinces du Royaume. Il vit de près la terre qui l'attendoit pour la féconder. Il s'approcha de l'homme rustique qui fait vivre les Rois.

Colbert voyageant sans titres, étoit sûr de connoître la vérité. Rien n'étoit en garde contre celui qui n'avoit point de cortege; N'étant nulle part attendu, par-tout, pour ainsi dire, il surprenoit les hommes & les

choſes. Il ne mandoit encore perſonne ; il alloit chercher tout le monde ; il n'exigeoit pas les communications des connoiſſances, il les ſollicitoit. S'il propoſoit une queſtion à réſoudre, la réponſe étoit une grace obtenue, non l'obéiſſance à un ordre ; & combien la confiance n'a-t-elle pas, ſur le ſecret de la penſée, de droits que l'autorité ne peut jamais obtenir ! Ainſi placé entre l'habitant des campagnes & le ciel qu'il implore, ſi Colbert entendoit des plaintes, elles n'étoient ni exagérées par l'intérêt, ni contraintes par l'autorité : ainſi Colbert, à vingt ans & ſans miſſion, apprenoit au fond des provinces ce que Colbert, miniſtre & dépoſitaire de toute la confiance de Louis XIV. n'eût jamais appris.

Telles furent, & telles devoient être les études du génie profond, capable d'embraſſer enſemble toutes les parties de l'adminiſtration, à laquelle il ſe ſentoit appellé par je ne ſais quel inſtinct, ſupérieur même aux connoiſſances. Colbert avoit deviné que tout ce que permet à un miniſtre

le torrent des affaires, c'est l'application des connoiſſances acquiſes, & non l'eſpoir d'en acquerir. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . Colbert, inſtruit de tout ce qu'un miniſtre des finances doit ſavoir, avoit encore fait bien peu, pour s'ouvrir la route du miniſtere. Arrêtons-nous un moment ſur les cauſes accidentelles qui, plus que le talent même, le mirent à portée d'être utile. On aime à connoître ces circonſtances iſolées qu'il eſt d'autant plus heureux de voir aller au-devant du génie, que rarement il doit s'abaiſſer à venir au-devant d'elles.

Saint-Pouange, parent de Colbert, étoit dans l'intimité du Cardinal de Mazarin. Colbert fut préſenté par ſon parent au Cardinal. Les démêlés de Fouquet & du Prélat commençoient alors. De cette aliénation réciproque réſultoit néceſſairement pour chacun un plus grand danger à errer, & un plus grand intérêt à découvrir les er-

reurs de l'antagoniſte. Il eſt facile de concevoir de quel prix put être aux yeux du politique tout puiſſant, un homme doué de grandes vues, conſommé en même tems dans la ſcience des détails, capable d'une application opiniâtre & d'un travail ſans bornes, & ſur-tout, encore aſſez inconnu, pour laiſſer à l'homme en place toute la gloire des projets qu'il ne faiſoit qu'adopter.

Bientôt cet étranger illuſtre qui domina deſpotiquement la premiere jeuneſſe du Roi le moins dominé le reſte de ſa vie, bientôt Mazarin chargé de la publique haine, ſubit l'exil que la France avoit prononcé. Retiré ſucceſſivement à Cologne & à Sedan, mais, du fond de ſon exil, gouvernant toujours le royaume qui le proſcrit, Mazarin ſe repoſe ſur Colbert de ſa correſpondance avec de Lionne, Servien, le Tellier & la Reine; & tandis que l'intelligence du négociateur ignoré ſert les vues de ceux qui l'emploient, ſon obſcurité même aſſure le ſecret des négociations, & le dérobe perſonnellement à la haine du parti contraire. Ainſi Colbert,

ſecondé par les tems, eut à rendre à ceux qui pouvoient tout, des ſervices d'un genre qui n'eût pas même permis à des ingrats de l'oublier! Ainſi la deſtinée qui vouloit élever Colbert, le plaça dans ces criſes violentes, au milieu de ces révolutions orageuſes où toutes les facultés de l'eſprit peuvent trouver un emploi, où tout individu eſt quelque choſe, où dans le flux & le reflux des grands intérêts, l'homme, fort par lui-même, fait ſa place, & ſe trouve, au retour du calme, placé en raiſon de ſon poids. . . . . Le tems vint qui devoit payer de tels ſervices. Mazarin tomba malade, Colbert ne le quitta point. Celui de tous les Princes qui ſut le mieux combien la ſimple démarche d'un Roi peut dignement payer les ſervices d'un ſujet, Louis XIV. joignant alors à ſon penchant naturel, cette ſorte d'égards religieux que, même au faîte de la grandeur, on conſerve pour les témoins de ſon enfance, Louis XIV. ſe rendit à Vincennes, & l'attention du Mo-

narque consola l'homme souffrant, en flattant la vanité du ministre.

Mazarin étoit alors à ce moment de la vie, où la douleur rappelle à l'homme, le plus longtems distrait par les honneurs, la loi commune à tous les hommes. Mazarin averti par cette voix secrette & terrible qui précede la mort, sentit plus vivement & la reconnoissance qu'il devoit à Colbert & le desir de s'en acquitter. Dans cet instant redoutable, où le ciel nous force à jetter un regard sur le passé, & un autre sur l'avenir, peut-être aussi Mazarin, voyant d'avance errer autour de sa tombe les victimes lamentables de ses opérations funestes, crut-il appaiser ses remords, en recommandant l'homme le plus capable de réparer ses fautes. Sans doute ce fut dans cette pensée, qu'adressant à Louis XIV. une voix mourante, il lui dit: « Votre Majesté me combla de » bienfaits; je m'acquitte envers elle, je lui » laisse cet homme »... Cet homme étoit Colbert.

Quel moment pour le génie capable de

l'apprécier ! Que ne dut point se promettre Colbert, quand il vit, pour ainsi dire, en ses mains, le cœur sensible & l'imagination ardente d'un Roi jeune, amant de toutes les gloires, & fait, autant par sa position que par ses qualités, pour prétendre à tous les succès. C'étoit l'instant, (& il fut saisi par Colbert) de montrer au Monarque que, de l'ordre seul des finances, de leur économie, de leur emploi pouvoient ressortir les grands moyens pour ses vues, pour sa renommée, & des ressources intarissables pour ses goûts, ses penchans & ses plaisirs. Ces vérités importantes acqueroient encore une nouvelle force dans la bouche de Colbert, par le concours d'une élocution claire & précise, & d'une logique fortifiée par l'habitude du calcul ; tout le servoit jusqu'à l'austérité d'un extérieur imposant fait pour frapper la jeunesse du Prince. Enfin comptons pour quelque chose (pour beaucoup peut-être) l'amour propre susceptible de Louis XIV, flatté en secret de la premiere communi-

pompe & cette ſplendeur nouvelle, *ſont* enfin condamnées à ne s'en plus enrichir.

Tel eſt le tableau qu'offrent dans nos Annales ces belles années de Louis XIV, ce moment où l'Europe lui décerna le ſurnom glorieux de *Grand*, que Colbert partage avec lui. Tels furent ces jours de proſpérité, où la France devoit donner une rivale à Athenes, où la Rome d'Auguſte fut éclipſée.

Perſonne ne connut, mieux que Colbert, les rapports immédiats du phyſique & du moral, & combien leurs influences doivent être conſultées dans l'adminiſtration. Il n'étoit donné qu'à lui de calculer les qualités, les vertus, la frivolité, juſqu'aux ridicules de ſa nation, de les combiner avec le perſonnel du Monarque, & de voir, dans l'avenir, l'empire du goût aſſurer à la France le ſolide empire du commerce.

C'eſt, avec des yeux affoiblis par l'éclat même que Colbert a ſu répandre ſur tout ce qui nous environne, c'eſt avec la froi-
deur

deur de l'habitude, que nous envisageons aujourd'hui ce qu'il a fait; eh! quelle est l'admiration que n'éteint pas l'usage journalier de son objet? Nous ressemblons aux enfans de ces favoris de la fortune qui, nourris dans l'opulence, voyent à peine l'or qui les couvre, le prostituent, & n'en jouissent pas.

La police fut créée par Colbert.... mais combien peu d'esprits embrassent toutes les idées que ce mot seul présente: disons à ces froids mortels, qui croyent tout fait pour eux, & n'avoir rien à faire, disons leur: songez que cette capitale, où des pierres solides retentissent par-tout sous vos chars, ne se communiquoit il y a cent ans, que par de longs cloaques retrécis, d'où s'exhaloit, sous les pas de vos peres, l'air empesté qui mina leurs jours: (*) songez qu'alors, chaque nuit attroupant les assassins, ces milliers de flambeaux suf-

(*) Il en coûta 2000000 du tems, pour paver Paris.

pendus à vos demeures, ne s'allumoient pas pour prévenir les meurtres. (*) Où trouvoit-on alors ces jouissances journalieres & paisibles de la société sûre qui vous console ? Que diriez-vous, si le soir vous ne pouviez encore gagner la maison de votre ami, vous rendre chez votre pere, retourner auprès de vos enfans, sans avoir la terreur au front, & le poignard à la ceinture ? Combien d'entre vous, convives glacés, entourant nos tables somptueuses, combien d'entre vous ont-ils songé une seule fois à ce qu'il en a coûté de soins, de patience & de veilles laborieuses, avant que de larges chemins ouverts & consolidés, apportassent constamment du sein des campagnes au sein des villes les dépouilles d'une terre inépuisable ? Non, vous ne songez point assez à tout ce qu'on a fait pour vous. Si quel-

(*) Paris ne fut éclairé qu'à la même époque, & vingt-quatre Corps-de-Garde furent alors établis dans la Capitale.

quefois vous veniez à reposer votre mémoire sur les bienfaits d'une civilisation perfectionée (avancée du moins) si vous comptez seulement les fils innombrables qu'il faut tendre, faire mouvoir, sans les brouiller jamais pour que, malgré votre or, votre pain de tous les jours ne vous manque jamais; ingrats, si vous ouvriez les yeux, ce ne seroit pas sans honorer de vos larmes le souvenir de l'homme qui, par d'infatigables travaux, prépara la sûreté de vos asyles, dont le génie semble veiller encore pour le repos de ses concitoyens, & que vous outragez, encore moins par ingratitude que par ignorance. Mais de tout tems l'homme fut injuste, & ce n'en est pas moins un devoir de l'aimer, de le plaindre & de le servir; c'est ce que fit Colbert.

. . . .
. . . .
. . . .

Les mariages champêtres sont encouragés par des exemptions; l'industrie re-

flue des marais de la Flandre (*), des bords du Golfe Adriatique (**), des rives même de la Tamise (***) au sein de la France régénérée. Malgré des armées immenses, dont le pompeux appareil étonne l'Europe, malgré des guerres longues & ruineuses pour l'Etat, des ressources inconnues paroissent l'enrichir : Dunkerque, réuni à nos ports, coûte de l'or & point de sang : une heureuse liberté y fait fleurir le commerce, & l'Océan surpris porte de Saint-Malo à Terre-Neuve, des voiles innombrables.

Ici l'on s'étonne comment cette liberté, principe de *l'industrie féconde*, ne fut pas toujours respectée par Colbert; on s'étonne & l'on regrette; mais on plaint le mortel

(*) On en tira des Ouvriers en dentelles.

(**) Des Ouvriers pour la Manufacture des Glaces, du Fauxbourg Saint Antoine, furent tirés de Venise.

. . . .

(***) On acheta en Angleterre les métiers propres à faire les bas.

ſujet aux erreurs de ſa nature & de tous les ſiecles, & l'on ſe garde de condamner avec trop de ſévérité, les erreurs d'un grand homme.

Oui ſans doute, la liberté achèvra ſeule de défricher la terre; mais il n'appartient qu'aux loix de faire ouvrir les premiers ſillons. L'Africain eſt libre & ne cultive pas. Pour que la raiſon acheve, il eſt trop vrai qu'il faut que la force commence. Oui ſans doute, l'hydre du monopole ne verra ſa tête difforme écraſée, que ſous les colonnes de cette liberté ſainte; mais vous, à qui ces grands principes ſont enfin connus, vous, détracteurs de Colbert; qui vous apprit ce que vous ſavez? Si, dans l'autre ſiecle, un homme ne fût pas venu tirer les Arts du berceau où ils ſommeilloient, multiplier, par des encouragemens, le talent de la parole, créer celui d'écrire, faire circuler par toutes les voies de l'intelligence, les idées conçues originairement dans un ſi petit nombre de têtes. Si Colbert n'avoit point applani la route,

répondriez-vous de la frayer ? Si Colbert n'avoit point débrouillé le chaos, qu'y verriez-vous ? Sans ses erreurs, où en seroient vos lumieres ? Aujourd'hui même qu'éclairés par l'expérience d'un nouveau siecle, & par les fautes d'un siecle déja disparu, aujourd'hui que vous avez écrit, parlé, répété, (démontré, dites-vous,) pourquoi donc la vérité languit-elle encore au rang des problêmes ? Enfin, ce que ne peut exécuter encore le progrès général des connoissances, ne pardonnerez-vous pas à un homme de ne l'avoir pas exécuté seul il y a cent ans ?

. . . .

Les deux mers vont se réunir aux pieds des Pyrénées. Il falloit, pour ajouter à la gloire de Colbert, que ce projet eût été connu & jugé impossible par Richelieu; il falloit aussi que la tête inventive & féconde

de Riquet le conçût ; mais le Ministre qui veut, est bien plus sûr d'appeller à lui l'homme de génie qui le seconde, que le génie n'est sûr de rencontrer le Ministre courageux à l'appui de ses idées.

Si l'on s'arrête sur ce moment du dernier siecle, si l'on ose descendre à l'examen de l'entreprise du canal de Languedoc, tout surprend ; les calculs effrayent, les détails paroissent innombrables, le physique épouvante, les obstacles moraux effarouchent, l'utilité de l'objet l'ennoblit encore, & la réussite acheve d'exalter l'admiration du contemplateur. . . . .

Sur une prolongation de 64 lieues, il faut ouvrir le lit d'une grande riviere qui n'existe pas ; elle est créée. Des montagnes se présentent, elles sont abattues. Cent quatre écluses commandent à un élément d'obéir à l'homme, l'élément obéit. A Neaurousse, un réservoir immense fait concourir à la même navigation, les deux pentes contraires. Avant tout, il a fallu désarmer la superstition. Dans l'excavation des terres,

les peuples ont cru voir la peste & le bouleversement du globe. Dans l'amas des eaux dirigées, l'ignorance a craint les inondations destructives. Les corps de la Province divisés entr'eux, les Tribunaux, quelquefois aveuglés comme les peuples, ont appuyé leurs clameurs, & retardé la félicité publique; mais le génie a vu, l'homme d'Etat a voulu, l'entreprise a réussi, le monument subsiste, & le canal de Languedoc, regardé aujourd'hui d'un œil presqu'indifférent, enrichit encore le midi de la France.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

L'activité seule de Colbert en eût fait un homme étonnant; l'application de cette activité aux grands objets, en fit un homme d'Etat. A peine la fureur des batailles a suspendu ses ravages, un établissement utile & brillant à la fois, signale chaque repos. Ainsi le Louvre décore la capitale; les

Tuileries s'enrichissent d'un autre séjour de Roi. Versailles sort resplendissant de ses marais ; un superbe aqueduc va remplir l'urne de ses Naïades, & d'autres canaux viennent arroser les bosquets enchantés de Marli.

L'Observatoire s'éleve. Le grand Cassini illustroit la Toscane, c'est la France qu'il vient illustrer. Le cabinet des Médailles se range, la Bibliotheque du Roi rassemble le vaste dépôt des connoissances humaines, & l'Académie des Sciences se forme pour les étendre.

Les voyages de long cours sont ordonnés ; les Expériences se multiplient ; la Peinture & la Sculpture ont des Ecoles Françoises à Rome ; la Physique, l'Histoire Naturelle & la Médecine ont des Temples à Paris ; des Jardins s'y cultivent pour la Botanique salutaire, & la Chymie décompose & régénere dans son Laboratoire aggrandi.

Pour achever l'ivresse des François, & captiver l'admiration de tous les peuples,

pour flatter les goûts du Souverain, ceux même de la Nation, il falloit encore des Fêtes; on eut des Fêtes, & les plus belles dont l'Histoire ait parlé. La féerie des Romans se réalisa; les fictions les plus brillantes de la Fable, devinrent des vérités. On vit renaître l'âge de la Chevalerie, mais avec des graces de plus, & de moins, la rudesse des moeurs. Une galanterie épurée, admit avec pompe & sans danger, aux luttes guerrieres la beauté qui en distribuoit les prix, & les rendoit plus dignes d'être disputés. Les devises des tournois n'étoient que des emblêmes d'amour, & de belles femmes sans nombre, le premier ornement du *spectacle*, achevoient de donner à la gloire ce charme intéressant, qui fait de ses plaisirs ce qu'il y a de plus doux sur la terre après la vertu.

Il n'appartenoit qu'à Colbert de fournir avec grandeur à ces détails, de puiser des ressources même dans les inconvéniens, de servir à la fois les desirs de siecle & de

son pays, les fantaisies, l'ambition, les voluptés de Louis XIV, de porter l'enthousiasme à son plus haut degré, par autant de ressorts à la fois; mais il ne pouvoit appartenir à personne de parer toujours aux crises qu'un régime forcé irritoit sans cesse, & de combler d'une seule main l'abîme creusé par tant d'abus ensemble.

TROISIEME PARTIE.

Désastre de la France. Mort de Colbert.

Après ce coup d'œil rapide jetté sur le tableau de tant de grandeurs, de magnificence & de prospérité, il est douloureux de revenir malgré soi, sur les revers & les infortunes qui pesent encore sur la France, & dont le sort réserva les premieres atteintes à la vieillesse de Louis XIV.

Soif des conquêtes, ne serez-vous jamais étanchée! Conquérans, dont le vent dissipera les cendres, comme le tems détruira vos conquêtes, Conquerans, ne ravagez plus: les hommes s'instruisent; ils ne vous

loueront plus de vos ravages . . . . . .
. . . .

Le moment étoit venu où Louis XIV devoit compte aux Nations d'une gloire qui leur insultoit. Dès long-tems, le Roi pouvoit lire sur le front austere de son Ministre, que ses victoires n'abusoient que les insensés; que les guerres les plus heureuses sont de beaux songes marqués d'affreux réveils; que tant de lauriers enfin pouvoient couvrir le gouffre, mais ne le combloient pas.

C'est ici qu'il faut voir la France aux prises sur terre & sur mer, des Pirénées jusqu'aux Alpes, dans le nouveau, dans l'ancien Monde, avec les Nations commerçantes, guerrieres, monarchiques ou républicaines, & toutes faisant retentir ce mot de ralliement terrible : PÉRISSE LA FRANCE. Peut-être alors Colbert paroîtra-t-il un moment excusable dans l'emploi de ces ressources forcées, contradictoires avec ses principes, humiliantes pour lui, à charge à l'Etat, mais auxquelles le ré-

duiſoient le génie ambitieux de Louis XIV, & la néceſſité.

Il eſt dangereux & pénible de n'avoir à excuſer le Miniſtre que l'on veut louer, que par les torts du Monarque que l'on révere. Mais ô Colbert! c'eſt à toi-même que nous l'oſerons demander. Te fut-il donc impoſſible de prévenir, d'affoiblir au moins ceux des défauts de ton maître qui préparerent l'ennui de tes vieux jours, & les malheurs des générations ſuivantes?

C'étoit bien aſſez que Louvois, cet homme extraordinaire, dont la dureté ne fait convenir qu'à regret de ſes talens: c'étoit déja trop que Louvois alimentât l'ame avide du Prince, de toutes les chimeres des Conquérans, qu'il nourrît l'orgueil du Monarque des délires funeſtes de la toute-puiſſance, & lui préparât le déſeſpoir même de ſes victoires, avec la haine des Nations liguées. Louvois, homme étonnant & ſublime, dont il eſt à deſirer que le ſemblable ne renaiſſe jamais! Il t'appartenoit, ſans doute, d'enivrer ton Roi de la ſoif

des batailles, & de cimenter de ſang ton crédit. Mais toi, Colbert, ne pouvois-tu faire ſervir les lumieres que tu avois fait naître, à répandre du jour ſur l'odieux d'une gloire coupable & déſaſtreuſe ? Louvois, Miniſtre de la guerre; Louvois, qui aimoit la guerre, & déteſtoit Turenne, devoit la conſeiller : mais toi, Colbert, toi, Miniſtre & ami des arts, pourquoi décorer les murs de Verſailles des trophées que tu condamnes ? Pourquoi permettre aux Poëtes d'exalter des victoires que tu déſaprouves ? Qui dira ce qu'eût été Louis XIV, ſi, au lieu de retrouver par-tout les emblêmes adulateurs de ſes conquêtes, d'entendre tous les échos de ſes palais répéter l'éloge de ſes vertus guerrieres, ſes yeux n'euſſent eu à ſe repoſer que ſur les images attendriſſantes de la bienfaiſance qu'il n'eſt donné qu'aux Rois d'exercer en Grand ? Les pinceaux de Lemoine, le ciſeau de Girardon, la lyre de Racine, feroient-ils donc demeurés oiſifs, pour n'avoir eu à peindre, à reproduire, à chanter, que les

plaisirs célestes, dont il n'est réservé qu'à la paix d'enchanter la terre? . . . .
. . . .
. . . .

Il étoit digne de Louis XIV, de défier l'orage pour le braver; il étoit digne de Colbert, d'arracher le vaisseau aux tourmentes qui le fatiguoient: mais Colbert, mais Louis XIV, mais tous deux ensemble en vinrent à reconnoître, comme la foule des Rois & des Ministres, que les choses sont plus fortes que les hommes.

C'est beaucoup dans la carriere avancée de l'âge, d'avoir à supporter le poids des affaires publiques; c'en est trop, quand aux fatiques morales & physiques de l'homme d'état, viennent se réunir les regrets amers que laisseroit, même à l'homme obscur, l'inutilité de ses travaux: tel est le point où Colbert est parvenu. Sa voix se perd dans la foule des intrigans qui obsedent le trône. On veut une guerre nouvelle, après des guerres sans nombre, dont les frais ne sont pas acquittés. Colbert dit la vérité au

Roi; le Roi l'écoute, & le parti contraire prévaut. Bientôt la misere du Royaume porte l'audace aux cœurs des ennemis; le doute de la victoire est connu de nos soldats; tous les ressorts sont forcés, & se détendent; la pauvreté, la faim, ont aliéné des peuples, jusqu'alors brûlans d'amour; & Colbert médite sa retraite.

Il n'appartient qu'à une conscience bien pure, de descendre ainsi volontairement du faîte des grandeurs. Ce n'est qu'à la haute vertu, que le silence de la solitude ne fait pas peur, après le tumulte accoutumé d'une Cour bruyante. Que faire, en effet, avec soi-même, quand la mémoire ne rappelle que le souvenir des malheureux qu'on a faits, quand l'encens de l'adulation se dissipe avec le pouvoir; quand on ne laisse rien à louer, après avoir pu tout faire; quand les jouissances continues de l'orgueil ont séché l'ame, & fermé le cœur à tous les sentimens; quand l'intrigue a substitué les créatures & les flatteurs, aux parens & aux amis; quand, pour n'être que courtisan,

on a cessé d'être homme ; quand le remord enfin reste seul entre le Ciel & le Ministre oublié ?

. . . .

O jour terrible, où, quittant Versailles avec un front chargé d'ennui, avec un trouble jusqu'alors inconnu de son cœur, & un chagrin profond dans l'ame, Colbert rentra chez lui dans la Capitale ! Dans ce jour d'amertume, dont nous rappellons à regret la mémoire, ceux des gens de lettres que Colbert avoit coutume d'entretenir quelques momens à chacun de ses retours de Versailles, tous ces enfans des Muses, encouragés par l'homme d'état, l'attendoient à l'ordinaire dans la Bibliotheque du Roi : ce jour, Colbert ne les vit point. Cet homme, à qui l'austérité de ses mœurs rendoit plus nécessaires les consolations domestiques, avoit une femme qu'il aimoit : ce jour-là il

évita ſa vue. Aſſis près de ſon bureau, ſeul, & n'ayant ſous les yeux que l'image de la France ſanglante & éplorée, Colbert alors ſembla ne pas vouloir permettre une diſtraction à ſa douleur.

Louis XIV étoit, même avec ſes défauts, un de ces maîtres qu'on ne quitte qu'en mourant. Ces paroles flatteuſes, dont il ſavoit ſi bien l'uſage & la puiſſance, rappellerent bientôt à lui ſon Miniſtre intégre. Mais un Roi ne change point le cours de la nature. Les veilles continues, les travaux forcés, & les ans, avoient épuiſé les forces de Colbert, depuis long-tems tourmenté d'une maladie cruelle, parvenue enfin à ſon dernier période.

En vain Louis XIV quitte Verſailles, ſuivi de ſon cortége royal; en vain il arrive à la demeure du grand homme qui ſervit vingt ans ſa gloire : celui qui répara les malheurs de la France, à qui les finances durent un ordre, les pauvres des aſyles, les courtiſans mille jouiſſances, le citoyen ſa ſûreté, Paris ſa ſplendeur, la France les

beaux arts, l'Europe des lumieres, toutes les parties du monde des correſpondances, Colbert meurt..... *Et le peuple, pour déchirer ſon corps, voulut l'arracher à la tombe.*

Nota. Cet ouvrage eſt encore manuſcrit dans le porte-feuille de M. le Marquis de Pezay.

Te Deum, Motet du ſieur Floquet, exécuté au Concert ſpirituel. Dans le combat, les deux orcheſtres étant trop près, le morceau n'a pas produit l'effet qu'il auroit certainement produit ſans cet inconvénient.

La fugue *Tibi Cherubim* a paru produire la plus vive impreſſion.

Le *duo* de MM. Legros & Richer a été entendu avec tranſport, ainſi que le morceau ſuivant, chanté par M. Richer ſeul, avec tout le goût que le Public admire depuis ſi long-tems dans ce nouvel Orphée.

Le verſet *tu de victo mortis* a paru de la plus belle compoſition, & le verſet *te ergo* a réuni tous les applaudiſſemens, ainſi que le dernier chœur, quoique l'exécution n'en ait pas été parfaite.

AVIS.

Messieurs Loiſeau & Le Moine tiennent une penſion ſous le titre d'Inſtitution de la jeune Nobleſſe, ſituée à l'extrémité des Champs Eliſées, attenant à la grille ſur le penchant de l'étoile.

Leur premier objet a été le choix d'un lieu où la ſalubrité de l'air pût concourir avec leurs ſoins à former à leurs éleves une bonne conſtitution & un tempérament robuſte. Cette importante partie de l'Education, ſi négligée dans ces penſions où la plûpart de ceux qui les tiennent n'aſpirent qu'au nombre des Penſionnaires, a engagé MM. Loiſeau & Le Moine à borner celui qu'ils doivent avoir. *Ils ont compris qu'il leur ſeroit bien plus avantageux de former de bons ſujets, que d'avoir beaucoup de ſujets*, & ils ſe ſont déterminés à n'admettre que trente Eleves dans leur penſion ; c'en eſt aſſez pour les occuper. Ils ne s'en rapportent qu'à eux-mêmes de l'inſtruction néceſſaire aux Eleves, & l'un ou l'autre préſide aux leçons des talens agréables que les parens veulent faire donner à leurs enfans.

On ſait combien la propreté importe à l'Education phyſique, & il ſeroit impoſſible d'y porter plus d'attention & d'en mieux entendre les *ſoins*, que Madame Loiſeau.

Le prix de la penſion eſt de 600 liv.

AVIS.

MESSIEURS les Abonnés qui ont ſouſcrit chez M. LACOMBE, & qui n'ont payé que 12 liv. ſont priés de faire paſſer à M. CHALUMEAU, Maiſon de Madame THIBOUST, Place Cambray, le ſurplus de l'abonnement.

N. B. C'eſt par erreur que l'on a mis dans la Liſte des Livres qui ſe trouve chez la Veuve THIBOUST, imprimée à la fin du cahier de Mars, les Mélanges de Madame la Comteſſe de Vidampierre, à 3 liv. 10 ſ. le prix eſt ſeulement de 1 liv. 10 ſ.

TABLE

DES MATIERES.

Point de lendemain, Conte, 3
Réponse de l'Anonyme à l'Anonyme, 47
Poésie. Lettre à M. Dorat, 56
Le cri de mon cœur, 62
Boutade, 66
A une jolie Dévote qui vouloit me convertir, 68
Les plaisirs de l'hiver à la campagne, 69
Suite de Stéphanie. Lettre XIX. de Clarence à Stéphanie, 73
Lettre XX. de Madame de Norsey à la même, 79
Lettre XXI. de Don Fernand Ximénès à Don Lope, 86
Lettre XXII. de Florizène à Eléonore, 95
Lettre XXIII. de Stéphanie à Clarence, 100
Lettre XXIV. de la même à la même, 105
Lettre XXV. de Don Fernand à Don Lope, 113
Supplément aux Poésies. La Nature sauvage & la Nature cultivée, Ode 116
A M. de Sartine, sur le rétablissement de la Marine, 124

Vers inscrits dans un jardin sur une espece de petit mausolée, 128
Lettre à l'Auteur de ces Mélanges, 129
Notice. Extrait d'un Eloge de Colbert, 133
Avis, 164

Fin de la Table.

63645515